

Le structuralisme politique

Accomplissement politique du capitalisme

Les sociétés humaines sont organisées. Elles secrètent en elle-même une division entre des organisateurs et le reste de la population. Dès l'origine existe une lutte des classes, c'est à dire une organisation de la classe organisatrice, organisation de cette division. Cette organisation a tendance à se fixer sur le fonctionnement autonome d'une Structure, avec ses objets et sa mesure. Cette Structure évolue avec l'Histoire.

Bien sûr, la classe organisatrice essaye d'organiser sa pérennité. Il y a un passage du virtuel au possible qui demande des moyens. Marx a distingué l'infrastructure de la superstructure, en faisant dépendre celle-ci de celle-là par le biais de l'économie. Mais cette distinction prêtait à l'économie une réalité qu'elle n'avait pas. (1)

Cette superstructure, on l'appelle encore le capitalisme. Cette « liberté du loup dans la bergerie » a son idéologie et son art. On reconnaît sa trace actuelle dans la morale libérale-libertaire. Mais en identifiant un ennemi, il ne faut pas se tromper, et il semble que, depuis plus d'un siècle, ce soit le cas. Attaquer le capitalisme, c'est désigner le possédant comme celui qu'il faut abattre. On stigmatise ses prévisions, son économie, son identification, sa responsabilité, son patrimoine. Et pendant ce temps, la gestion, immédiate et anonyme, sans capital et sans attache, règne.

Le capitalisme n'aura pas survécu longtemps à son ennemi déclaré, le communisme. L'effondrement de celui-ci a révélé leurs liens. Cette opposition, qui était réelle, n'était pas entre deux systèmes, mais entre deux empires. Le communisme a prétendu être une critique du capitalisme, mais dans le but d'améliorer celui-ci. Sur ce point déjà, l'insuffisance de l'analyse marxiste était patente. Le capitalisme était pour Marx une étape nécessaire et utile de l'Histoire humaine. Sa réalisation a vite montré ses défauts. Il se peut que le capitalisme ne soit qu'une parenthèse dans la longue Histoire de la domination. Ses défauts sont largement connus : il a placé la séparation sociale sous la règle du développement économique.

Le Capital

Le capitalisme s'impose à partir de la Renaissance. L'invention de la comptabilité à partie double se superpose à la vénalité des condottieres. La banque devient le créancier de la féodalité, et les bourgeois s'organisent. Les villes libres se fédèrent en s'autonomisant du pouvoir féodal. L'argent devient le critère prédominant. Cinq siècles plus tard, on en a vu les résultats aussi bien quant aux qualités des individus qu'à celle de l'humanité. On lui doit, en même temps qu'un prodigieux essor de l'objet, le développement de l'homme calculateur, « l'homo economicus ».

Le capitalisme est la transfiguration de la possession en production. Il a permis de lutter victorieusement contre les privations. Il clôt la société du manque.

Le capitalisme est la libération du Capital : il remplace la dilapidation par la production. L'argent lui est un moyen et non plus une fin.

Le capitalisme invente la socialisation des dettes. Si le trésor a toujours été un des objets du pouvoir, le développement de la banque a permis à la classe des banquiers de servir une abstraction. L'argent est cette abstraction. Outil de la **domination de classe** de premier degré, il lui reste utile comme second argument, lorsqu'elle est attaquée en tant que telle et qu'elle a besoin d'un paravent.

Le Capital apparaît avec l'humanité. On peut supposer que la fonction du cortex pré-frontal d'anticiper les événements va permettre de répartir dans la durée les contraintes et ainsi de les alléger. Il est évident pour tous que pouvoir stocker des récoltes, apprendre de ses erreurs, répéter des exercices, transmettre des constructions ont non seulement été utiles, mais nécessaires aux civilisations humaines.

Dans le même temps, il a fallu garder ces stocks, déterminer des morales, reconnaître une autorité, répartir les tâches, toutes occasions de la domination d'une classe sur une autre, toutes occasions du maintien et de la justification de cette domination. L'accumulation du travail produit son abstraction.

De là la conjonction de la rébellion et du pillage, de la spontanéité et de la transgression. Bien sûr, il y a une violence dans la continuité, comme il y a une simplicité dans les apprentissages. On trouve ici les critiques de l'argent, des habitudes et de toute discipline. Ceci explique peut-être l'échec de ces rebellions, mais cet échec ne justifie pas l'abandon de la nécessaire

critique de l'aspect mortifère du Capital. Simplement, il faut distinguer dans cette critique ce qui permet d'aller plus loin, en abandonnant les aspects régressifs comme le gauchisme. Le concept de Capital a été vulgarisé par Marx, mais celui-ci, avec son horizon de prise du pouvoir, l'a limité au monde économique dont il doit être libéré. La propriété privée des moyens de production n'est pas le ressort de la division de classes, comme un siècle d'Histoire communiste l'a prouvé.

Le complexe militaro-industriel et sa techno-structure ont dompté l'économie au profit du Spectacle. On néglige trop l'apport du Léninisme, puis du Maoïsme au capitalisme, comme on méconnaît l'importance de la communication dans l'art de la guerre.

La critique du Capital se résume souvent à la critique de l'argent. Mais l'argent n'est qu'un moyen, même avec son autonomie. Si celle-ci est critiquable, ce n'est pas le point essentiel de la maladie. On voit avec les politiques monétaires la puissance des États sur la monnaie. On peut même maintenant dire que le capitalisme s'est libéré de l'argent (2), de même que celui-ci s'est essentiellement séparé de l'industrie (3).

Le capitalisme était un phénomène social et non économique. En rendant marchandes, c'est à dire négociables (et ce peut être l'action de l'État) les activités civiles, il les paupérise inéluctablement. Il se caractérise par le parasitisme qu'il entretient vis-à-vis des ressources naturelles, du travail humain ou de la culture. En ce sens, il fluidifie la société sur le modèle de la marchandise, mais aussi du flux bancaire. C'est typiquement son œuvre que d'évaluer le prix de la vie ou de parler du pouvoir d'achat. Et critiquer cela ne doit pas faire oublier qu'il faut faire des priorités ...

Le reproche que l'humanité peut faire au capitalisme, c'est de mettre l'Histoire au service de la chose : des rôles sociaux, du nombre, de la mort. C'est sa victoire sur le caprice de l'aristocrate.

Cette force dissolvante du capitalisme est à la fois sa force et sa faiblesse, son impossible stabilité.

Une des premières formes de capitalisme est la capitalisation des savoirs, et d'abord dans les transmissions du pouvoir. C'est le capital culturel dont parle Pierre Bourdieu. C'est la limite des études et diplômes.

Le capitalisme crée le travailleur. Dans sa progression, il tend à l'immatériel : travailler, c'est se produire (*André Gorz*). Le capitalisme s'est voulu moral, assurant le développement, tant de l'individu que du genre humain, idéalement par le paternalisme du 19^e siècle (4). Centré sur la production, il se réalise dans le salariat.

Depuis un siècle, on a pu assister à l'utilisation de la théorie marxiste par les gouvernements capitalistes eux-mêmes, et partout l'aliénation s'est poursuivie. Ce n'est pas l'économie qui dirige le monde, mais la direction du monde qui se sert de l'économie. On a vu que le Capital pouvait être celui d'un État, voire du public, sans que les ouvriers par exemple ne voient leurs sort s'améliorer, et cette justification n'a servi à l'État qu'à se défendre contre la fluidité de la valeur. De même qu'un programme fixe un projet, les investissements constituent l'avenir. C'est la dimension monumentale de la bourgeoisie, caricaturée par la planification bureaucratique.

Le Basculement

Libération de la Structure

Le capitaliste n'est ni conservateur, ni industriel : il est avant tout un joueur. Ce n'est pas un possédant, mais un emprunteur. Sa liberté est maintenant surveillée par ses maîtres, qu'il a mis en danger.

Le capitaliste en effet est soumis, non pas à la propriété, mais au marché et à ceux qui le maîtrisent.

On peut toujours conserver l'appellation de Capital pour désigner la Structure, mais il ne s'agit plus de ce que décrivait Marx. Maintenant, cette « tête » (capita) dirige l'économie plus qu'elle ne lui obéit.

Le Capital était pour les marxistes la raison cachée derrière la domination, raison qui expliquait celle-ci et son fonctionnement. Pour ce raisonnement transcendant (5), il y a une raison dans l'Histoire, et une des ruses de celle-ci est d'utiliser le Capital pour progresser. Cette idéologie a vécu. Il n'y a pas de loi de l'Histoire. Rien n'y est écrit en dehors des conditions du lieu et du moment, qu'il faut réhabiliter. Certes, les agents du pouvoir obéissent à des forces plus puissantes que leurs volontés individuelles, et ces forces ont été principalement économiques dans les siècles de la croissance, mais cette loi est contingente, c'est une leçon de la science. Cette affirmation transcendante elle-même a été un instrument de la soumission. Le pouvoir des sbires de Staline vise à son maximum et cet intérêt de classe s'exprime bien plus par l'usage de la bêtise et de l'aubaine que par les lois de la plus-value ou du profit. La critique devrait se souvenir de l'importance des facteurs contingents et principalement de l'imperfection humaine. Il ne sert à rien de bâtir des édifices théoriques impeccables s'ils ne sont pas capables d'entraîner la pratique dans une voie vertueuse dès le début.

Le capitalisme, dans sa quête perpétuelle de valeur, a **liquidé** le Capital. Il a réussi à rendre virtuelle la valeur sociale. On voit maintenant que ce n'est pas la richesse qui crée la centralité, mais à l'inverse, que le centre du pouvoir apporte la richesse. La spéculation a vaincu l'industrie et la valeur ne se soutient que par elle-même. Le mythe de l'extériorité de la valeur : dans le temps de travail, dans l'usage, dans l'étalon or ... s'est effondré depuis Nixon entre autres. On croit que l'économie dirige le monde, alors que c'est le pouvoir en cette foi, **la croyance en l'efficacité**. L'efficacité n'est pas celle de l'accroissement économique, mais celle du plus grand pouvoir sur la société. En quelque sorte, l'efficacité du pouvoir se prouve elle-même. Avec le **Spectacle**, le mouvement autonome du non-vivant trouve maintenant sa force sur l'apparence, et non sur un objet : dernière victoire de la rhétorique.

Il n'est pas anecdotique que le capitalisme ait été le doctrine du développement technique et de sa période de croissance. Il était lié à cette époque. La science de la matière a occulté pendant un temps la force de la croyance, mais le temps du progrès touche à sa fin. Si « le pouvoir est au bout du fusil », la confiance dans celui qui porte le fusil est, en fin de compte, ce qui importe.

La production, le travail, est l'occasion de séparer l'activité humaine de sa satisfaction. C'est particulièrement visible dans la séparation des diverses tâches dans lesquelles on prend soin de dépersonnaliser la posture professionnelle. C'est là que l'idéologie structuraliste et le post-modernisme vont montrer leur utilité, en déconstruisant les pratiques sociales.

L'industrie s'est tellement développée avec l'abondance d'énergie, qu'elle s'est elle-même dévalorisée. La production moderne est caractérisée par la machine. Mais l'espace de production et ses déjections sont aussi de gigantesques machines que les hommes travaillent de l'intérieur ; c'est une objectivation de leurs moyens et de leurs buts. L'homme n'est pas qu'un producteur, comme le croyait Marx, ou plutôt, sa principale production est sa société.

Le capitalisme se caractérisait déjà par la prééminence du travail mort sur le travail vivant. Le travail mort est depuis le siècle dernier plus présent, actif et dominateur, dans la pérennité des structures que dans l'argent. La tendance « naturelle » des organisations à se maintenir, se développer et s'auto-justifier a déjà été étudiée en sociologie (*Michel Crozier*). La suprématie du capitalisme s'établit à la Révolution française, lorsque la place de chacun n'est plus défendue par l'honneur (le rang), mais par une garantie sur les forces matérielles engrangées. A partir de ce moment, le pouvoir des représentants s'est progressivement autonomisé : représentant d'abord de la force (la noblesse) puis de l'argent (la bourgeoisie), ils ont

toujours prétendu représenter l'ensemble de la société, quand ce n'est pas la planète (les écologistes). Le capitaliste se voulait moral, travaillant pour la société (*Max Weber*). Le communisme a été l'occasion de la libération des managers (*L'ère des organisateurs - James Burnham*) par rapport au Capital. Cette libération n'a pas été oubliée et s'est répandue par le monde.

Ainsi la représentation qui s'était élevée contre ce qu'elle représentait a gagné son autonomie, et ses conseillers en communication n'ont pas oublié les leçons de la propagande et de la publicité, de Goebbels à Bernays, de Gustave le Bon aux communicants actuels : ils ont théorisé une **technique** de subjugation avec les meilleurs moyens.

L'économie n'est qu'une pensée : l'organisation de la rareté. L'argent lui-même n'est qu'un moyen. C'est au delà qu'il faut chercher le ressort : le fonctionnement de la domination moderne, qui domine pour elle-même et dont le Spectacle est le principal objet. Le maintien dans une enfance prolongée, qui caractérise toute domestication, trouve avec le Spectacle un achèvement en excluant les adultes. L'infantilisme n'est pas une stratégie pour créer des consommateurs, mais le résultat opportun de la domestication. On voit bien là que la domination marche pour elle-même et non pour l'économie. Une certaine politique se résume au commentaire sur la façon : la mode a remplacé l'idée. Le bureaucrate a travaillé pour le capitaliste qui l'a installé, mais maintenant, il s'est libéré de son ancien tuteur et ne suit plus qu'une loi : celle de son maintien.

Ceux qui gèrent la monnaie sont devenus plus puissants que ceux qui la font fructifier, qui déjà dominaient ceux qui la possédaient. Les gestionnaires d'actif forment une catégorie opérante de la Structure. Leur direction des affaires résulte maintenant de leur proximité avec les banques centrales. Ils apparaissent paradoxalement comme des facteurs de stabilité devant la fluidité du risque. Les acteurs financiers, les banquiers comme Goldman Sachs ou les fiduciaires comme BlackRock, définissent les limites des investissements et dictent aux grands patrons la bonne marche à suivre d'un point de vue stratégique.

Il y a bien eu, et il y a encore, des agents du Capital, mais la Structure utilise l'économie plus qu'elle n'en est l'otage. Il est vrai cependant que l'économie reste un obstacle à son indépendance, par sa capacité à proposer une doxa et une réduction unidimensionnelle. La gestion va donc osciller entre la dilapidation et la moralisation.

Le structuralisme est cette monstruosité du non-vivant autonome assurant une domination de classe. Le cercle vicieux qui aliène l'activité à la mort s'est déplacé de l'objet au Spectacle, dans toujours plus d'étrangeté (6).

Si la plupart des pays sont dirigés autoritairement, il s'agit toujours des mêmes leviers : d'un côté la peur, politique, économique, écologique, sanitaire ou autre, de l'autre la croyance en une sécurité future, dont l'argent n'est qu'un moyen. On voit en Chine par exemple que la superstructure pille l'économie, et en maintient un jeu à l'usage d'une classe intermédiaire, tandis que la servitude se répand. Les lois de cette domination ne sont donc pas l'augmentation de la plus-value ou quelque autre pichenette économique, mais en tant que ce pouvoir est un ersatz de la Volonté (de vie) (7) décrite par Schopenhauer, les 2 seuls impératifs :

A/ la vitalité de cet ordre de managers : sa croissance, sa reproduction et sa suprématie,

B/ la facilité : l'abandon de toute intervention conflictuelle ou eschatologique, c'est à dire autant un usage du libéralisme et du nihilisme qu'un déni de la contradiction démocratique.

La Structure est la domination à l'âge de l'anthropocène. Elle n'a pu s'épanouir que parce que les obstacles « naturels » ont été éloignés par le capitalisme. Gouvernement virtuel de la planète, elle prospère sur son éloignement de la réalité. Après les essais brutaux du XXème siècle, elle a réappris l'art de la distance. Il peut bien sûr y avoir une variante autoritaire, si la situation l'exige : le structuralisme peut bien se donner un Calife, un Hitler ou un Lénine, mais il se rendra alors plus fragile en adoptant un contenu, et il le sait maintenant.

Il est frappant de remarquer l'idée récurrente chez les penseurs des 18è et 19è siècles du passage d'une société « naturelle » à une société civilisée, et leurs remarques sur le « droit naturel » et la « morale naturelle ». Comme si l'homme naturel avait vraiment existé hors de leurs utopies colonisatrices. La vérité est que l'homme connu a toujours été membre d'une communauté organisée et que sa sociabilité est une part indissociable de son humanité. Le structuralisme acte cette artificialité.

Depuis que le produit a perdu son caractère sacré pour devenir marchandise, l'art s'est éloigné de sa créativité pour devenir valeur, et c'est en partie l'origine de certaines folies, qui n'auront pas plus de suite que la fausse monnaie. Maintenant que la signature est plus importante que le contenu, les productions artistiques n'ont plus comme raison que la **création de valeur** spéculative, mais c'est une raison puissante. (8)

Le narcissisme est la dernière idée de ce post-modernisme, le résultat de l'hypertrophie de la volonté individuelle. Il permet, sous un individualisme fondamental, l'abandon des prétentions politiques. Le dadaïsme avait proclamé la mort de l'art, suivant en cela la mort de Dieu proclamée par Nietzsche. L'art contemporain, c'est à dire le marché de l'art, fait durer cette mort, en la rejouant sans cesse (*Internationale Situationniste*).

Comme souvent, la pseudo-critique désamorce la vraie. Ainsi, la libération de l'académisme a permis un conformisme encore plus grand. Le marché postmoderne a érigé le vide, le banal, l'absurde, le déchet, le scatologique, le pornographique, en valeurs artistiques de notre société. (*Du narcissisme de l'art contemporain - Alain Troyas et Valérie Arrault*) Si l'art a un rôle de transgression, la société du Spectacle a commercialisé cette transgression, et l'on a eu un art anal, un art sadomasochiste, un art schizophrénique, un art morbide, par exemple, dont les transgressions ne sont que l'affirmation de l'autonomie de la valeur à l'égard de la morale. Sade est devenu marchandise. L'art symbolise son époque, et la décomposition actuelle trouve son expression dans l'apologie de la dégradation. C'est visible dans la publicité ou dans les clips musicaux. L'organisation du Spectacle utilise la caricature de sa critique pour sa démagogie.

La force qui meut les décideurs n'est pas l'économie, mais la valorisation de leur position. L'économie n'en est qu'un des moyens, dont l'autonomie chez Marx est due à l'illusion de l'étalon-or de son époque. Par opposition au capitalisme qui croyait en une valeur qui lui était indépendante (9), le structuralisme est naturellement postmoderne. Il se sait son propre créateur et est condamné au nihilisme. Il s'oppose à la praxis comme à la culture.

Non seulement le capitalisme s'est maintenu dans les pays communistes, mais ce maintien lui a appris à se servir de la critique menée contre lui pour se renforcer. Le capitalisme est maintenant à l'école du Parti Communiste chinois (10). La rivalité entre l'état et le Capital a trouvé sa résolution dans une adaptation permanente de l'économie de guerre, apparue pendant la première guerre mondiale et progressivement peaufinée jusqu'à Singapour.

De tous temps, l'argent et le pouvoir ont fait route ensemble. Mais si l'argent donne le pouvoir, c'est maintenant le pouvoir qui donne l'argent. La valeur brute est refoulée aux marges de la société, parmi les trafiquants qui restent sous un contrôle plus ou moins strict, et qui intègrent régulièrement les rangs des régulateurs.

Cette liquidation a pu s'établir sur les ruines de la société traditionnelle, de ses pratiques et de ses croyances, ruine commencée par la bourgeoisie. La conquête américaine s'est appuyée sur le réalisme, c'est à dire une conception détachée de l'idéologie. Max Weber a pu dire que le protestantisme convenait à cette sécularisation. La « Techne », séparée de la « Praxis », est alors totalement distincte de toute transcendance et peut commencer son « Hubris ». Cette folie va trouver avec les totalitarisme du XX^e siècle (les prétendues critiques du capitalisme que seront les dictatures fascistes et communistes) ses possibilités d'action, qui dépassent de loin la propriété des moyens de production. Dans les mêmes temps, le réalisme démonétisera autant l'idéalisme que le matérialisme progressiste, en

développant un individualisme qui permettra toujours plus de soumission. La recherche du sens partagé ne pourra déboucher que sur un nihilisme confusionniste dans lequel rien n'est réel, tandis que l'objection spiritualiste devenue subversive sera déviée vers le retour d'un fatalisme sectaire.

Les croyances en un déterminisme historique ne sont que des croyances (11). Les sociétés résultent d'un processus d'auto-crédation, de création d'un ordre. Cette ordre exprime la relation entre le genre et l'individu, et leurs autonomies. Quand cette relation est captée par une classe, la création de soi-même devient une injonction contradictoire. Le post-modernisme des sociétés hétérodoxes est pure artificialité et se résume à leur justification. Elles ne travaillent qu'à leur toute puissance imaginaire et sont condamnées au remplacement incessant du rien. Comme le capitalisme s'est libéré de l'argent, le structuralisme se libère de toute valeur. La résistance populaire tente de s'organiser en autonomies relatives, reconstruisant leurs conditions de vie contre la déconstruction par la doxa.

Le capitalisme était le royaume de la production. Le concept hégélien de « aufhebung », de dépassement, y reste lui-même prisonnier de la démarche d'accroissement du profit. La dialectique doit ramener à la vie les dichotomies bloquées.

Le capitalisme a grandi avec la quantification et ses découvertes scientifiques : son développement reposait sur la pénurie. L'amélioration des machines et leur automatisation a permis une abondance de produits par le traitement de masse et la gestion statistique. Il n'y a plus besoin ni de travail de qualité, ni d'une masse de travailleurs qualifiés, mais de techniciens et de porteurs de marchandises. Le technicien s'est débarrassé du praticien, il est devenu l'objet du technocrate. Avec la déqualification du travail s'est dissous l'investissement qualitatif, remplacé par le renouvellement d'un parc de machines, formalisation efficiente du crédit bancaire. L'argent est devenu directement productif, l'enjeu est ailleurs. L'horreur économique (*Elisabeth Forest*) est ce moment où le travailleur est exclu du travail, où la gestion fait l'économie du prolétaire, dès qu'elle peut.

La promesse de la technologie s'est réalisée. Le fétichisme de la marchandise, son pouvoir usé par la banalisation du produit, s'est déplacé en devenant machine, puis moteur. Le siècle qui vient de s'écouler était marqué par la pensée de Marx, selon laquelle la superstructure dépendait de l'infrastructure. Mais la superstructure, en devenant marxiste, a lutté pour se libérer de l'infrastructure et la maîtriser, maîtrise relative, mais décisive. Elle s'est par exemple émancipée de la loi de l'offre et de la demande, ramenée à un besoin d'extériorité (12), maintenu lointain.

La victoire du néo-libéralisme sur la planification bureaucratique n'est pas revenue à la fable de la « main invisible du marché », mais a pris la mesure de l'imperfection structurelle de la planification. Simplement, la nécessaire altérité reste pour elle habillée par l'économie (13). C'est dans le **contrôle** de l'économie que la classe dominante fait ses preuves, elle ne peut plus compter sur une régulation automatique. Le dépassement du capitalisme ne supprime pas la finance. Il en fait une arène dans laquelle les technocrates jouent, par exemple en manipulant la concurrence ou avec toutes les dérives que l'on peut observer, de crise en crise.

On repère le capitalisme à ce que les décideurs ont d'abord été ses agents. Ainsi, quand Bismarck décide, il agit pour le bien du Capital (14). Mais maintenant, quand Poutine agit, il est l'agent d'autre chose que le Parti : le retour de la force. Comme organisation de la domination, le capitalisme décrit par Marx n'est plus le principal moteur de la séparation sociale.

La recherche de nouveaux champs d'activité est autant une source de nouveaux profits qu'un jeu de prise de rapports de force. Ainsi, l'informatique, la santé ou le développement durable sont-ils les lieux d'une intense compétition. Le structuralisme est prêt à remplacer l'horizon économique par l'écologique, s'il y trouve un moyen de contrainte.

À la suite du capitalisme, la mise sous tutelle de l'appareil militaire s'est poursuivie avec les progrès de la technique ; mais des surprises sont toujours à attendre de ce contrôle, qui ne présente pas plus de qualité que tous les autres. La filière militaire est donc également une voie vers le pouvoir, surtout par sa confidentialité, comme on l'a vu en Russie.

Marx, dans l'opposition entre le travail et le Capital, avait remarqué que la coopération des travailleurs échappait à ceux-ci pour devenir la technique du capitaliste. C'est le développement de cette technique, avec les outils de contrôle, les automatismes, les statistiques et les sciences humaines, qui a permis son indépendance de l'économie. L'organisation sociale se base maintenant sur la complémentarité du servant et de l'organisateur dans le Spectacle, production de la cohésion des spectateurs, y compris les spectateurs de la production. Faire peser la responsabilité sur les exécutants, c'est le métier de tous ces animateurs, managers de la « qualité », gestionnaires de « ressources humaines », qui traquent cyniquement les « besoins » humains et la « performance » à la suite du nazi Reinhard Höhn (*Johann Chapoutot*).

Le Capital a sa justification dans l'épargne, dans la garantie d'une réserve face au temps. Mais le temps a imposé aux capitalistes la fluidité de la valeur. Partout où le capitalisme avait constitué un patrimoine, le structuralisme transforme celui-ci en liquidité. C'est une autre façon de

monnayer la permanence : la précarité est ainsi nécessaire. Là où le Capital se voulait rassurant, la Structure est dissolution. La fragilité des marchandises a contaminé l'ensemble de la production qu'elle a transformé en un flux éphémère. Les abonnements et autres obsolescences programmées sont de meilleurs moyens de profit que le gain sur la production même. Le produit a laissé la place au service : l'aliénation s'est déplacée de l'idée d'un **empire personnel** à **une place dans le réseau**.

Par son nihilisme, le structuralisme sape un des fondement du capitalisme : le remplacement de la relation par le pôle, qui avait été installé avec l'utopie du Contrat social. Parce qu'il est forcément humain là où le capitalisme était mécanique, il se trouve devant l'obligation de poursuivre la reproduction du même par un changement permanent, de plus en plus vide. Le pôle est sans cesse dévitalisé. De là la chute des créateurs, inventeurs, explorateurs et autres génies du commerce, qui perdent leur pouvoir en étant absorbés par la technocratie. De là aussi le conservatisme méfiant que celle-ci montre envers la science.

La Structure aurait donc comme (beau) rôle de gérer et d'assurer le Spectacle. Pour cela, elle se cache derrière les (vilains) capitalistes, qui sont ses otages et qu'elle abandonne régulièrement à la critique. Le pouvoir n'a plus d'autre visage : « Si le capitalisme survit en dépit de ses imperfections et de ses injustices, c'est parce qu'il n'y a pas de remplaçant présentable »
Alfred Sauvy

Le structuralisme n'abolit pas le capitalisme et ne revient pas à un stade ultérieur : le marché est organisé pour qu'il soit « libre », c'est à dire qu'il échappe à la critique. Le néo-libéralisme est un capitalisme dirigé.

La Structure rejoint cette permanence anhistorique de la domination. On peut considérer que celle-ci a toujours existé, mais dans des formes réduites à un objet précis : l'État, la religion ou l'argent par exemple. Même le capitalisme est un structuralisme, mais limité à une époque particulière, d'un rationalisme daté. Lorsque la Structure s'est enfin autonomisée, elle utilise le Capital comme une matière et non plus comme un maître. On le voit clairement dans la transmission du pouvoir, où ce ne sont plus des liens familiaux, ni ceux de la fortune qui sont les plus solides, mais ceux de corps. Bien sûr, les familles organisent non plus une mainmise, mais un suivi de ces réseaux, de même que la Capital ne doit pas manquer, mais la rotation des grandes fortunes montre bien leur aspect anti-familial. La distinction d'avec le capitalisme s'impose dans la mesure où le structuralisme s'oppose maintenant à celui-ci.

La lutte des classes après Marx

Conscience et pratique

La division entre une catégorie qui subit le changement et une catégorie qui l'organise a déjà été évoquée. La classe sociale dominante se constitue en tant que classe par le monopole de cette organisation. Marx s'est illusionné sur la possibilité d'une classe dominée et il lui a donné une mission prométhéenne qui a tout d'un destin (15) ; tout ceci basé sur un déterminisme économique. Mais ceux sur lesquels s'exerce la domination ne sont pas organisés par eux-mêmes et comment le seraient-ils ? Si leur seul point commun est de subir une oppression, leur seule force sera de renverser cette dépendance. Mais cet effort négatif n'entraîne pas de positivité, comme le croyait mystiquement les anarchistes, et comme les différentes révolutions l'ont depuis montrés. Lors des révoltes, le peuple a un handicap insurmontable « in fine » : il est tenu à l'honnêteté, à s'avancer clairement et à découvrir dans le cours du mouvement les développements de celui-ci. C'est la source de son intelligence pratique, mais aussi sa limite qui le livre régulièrement aux démagogues.

Pendant la période capitaliste, la critique était portée par le travailleur, car le travailleur n'existait pas : seul le travail avait une place. Le produit, le processus ou la machine avaient leurs exigences, pas le prolétaire. C'est en son nom que les socialistes ont pris le pouvoir. Ainsi, la Commune de Paris, la révolution russe de février 1917 ou tous les mouvements ouvriers autonomes qui sont apparus ont-ils été réprimés ou trahis efficacement. Le travailleur n'a aucun optimum, seulement un minimum de résistance. Les lois sociales qui le protègent ne sont que le résultat de la généralisation des mouvements paternalistes ou de solidarité qui ont eu l'intelligence, souvent à la suite de revendications, bien sûr justifiées, de comprendre l'utilité d'une population ouvrière saine. Le travailleur n'intervient politiquement comme acteur qu'en dehors du travail, au surplus de la production. Il y a eu une méprise dans l'anarcho-syndicalisme.

Seul les membres de la classe dominante forment une classe, parce que seuls, ils sont organisés. Si la bourgeoisie a pu être pour Marx « la seule classe révolutionnaire de l'Histoire » ; c'est parce qu'elle a exprimé son matérialisme avec des moyens nouveaux, mais cette organisation n'était pas prisonnière de l'économie, comme Marx le croyait quand il a pris l'intrusion de l'énergie dans le jeu social pour un agent sociologique. Il n'y a pas de force économique, pas plus que de force énergétique. L'économie, comme l'usage de l'énergie, sont mis au service de la gestion, et les agents de celle-ci ne sont pas tous idiots. Leur organisation n'a pas d'autre but et d'autre

réalité que leur maintien. Elle est toute idéologique, idéologie de l'**organisation**. Il existe heureusement dans la société d'autres organisations, entre autres de solidarité populaire, mais celles-ci sont soumises au cadre général de la dépendance. La lutte des classes n'est pas lutte entre deux classes, comme le croient encore quelques militants à la recherche de prolétaires à diriger. La lutte des classes est la lutte de la classe dirigeante pour le rester. Il est dommage que Marx ait suivi les millénaristes et autres spiritualistes de son époque et qu'il ait cru qu'une force objective se plaçait derrière celle-ci. L'Histoire humaine est déformée par la Structure, mais reste le résultat de l'action humaine. Cette force objective, c'est la division sociale elle-même, avec des caractéristiques qui sont liées à son contexte. Si l'intrusion de la machine a modifié l'espace humain dans le sens d'une guerre civile, les connaissances continuent d'agir. Il n'y a pas là de loi générale, seulement une épistémologie du lieu et du moment. Contre l'erreur de Marx, le capitalisme n'est pas le « moteur essentiel » de l'Histoire, mais un facteur puissant et régulier.

La domination ne repose pas sur une supériorité particulière, mais sur la généralisation à une classe de cette distinction (16), qui peut être portée par des critiques de bonne foi, qui participent malgré eux à cette construction. Les ressorts de la soumission ne sont pas toujours là où on les imagine.

Les anciens régimes, comme le mélange de démocratie et d'aristocratie qui a caractérisé la chrétienté, avec son rapport entre une classe de l'excellence et un peuple protégé, leur mélange et leurs mouvements, sont rendus caduques par le Spectacle et sa dissymétrie. Il faut abandonner cette idée séduisante mais fautive d'un mouvement historique de progrès social (17).

La classe dominante n'est organisée que pour cette domination, et non par un privilège économique ou autre. Il s'agit, au sens d'Antonio Gramsci, d'un « bloc historique » qui n'est pas seulement politique ou économique, mais à la fois idéologique et technique, spectaculaire et pragmatique. Une grande partie n'est pas propriétaire des outils de production et vit de son « travail », mais se satisfait de privilèges obtenus en dérivation du domaine public.

Max Weber a mis en lumière l'influence de la bourgeoisie européenne dans le capitalisme désigné par Marx. Il y a une loi générale qui veut que les acteurs recherchent leur avantage (« *Prämien* »), et celui-ci n'est pas uniquement économique, de même que le rapport entre les travailleurs et leur employeur n'est pas toujours le salariat. La bourgeoisie est la classe qui a fait du Capital une machine à produire tellement efficace que sa production elle-même s'est rendu inutile dès 1929.

Il n'est pas anodin que Marx ait été un bourgeois européen du 19^e siècle, même si une partie de sa philosophie échappe à ce déterminisme. L'Europe

est avec la Chine une civilisation qui a su investir sur le long terme. Le but de « l'honnête homme » était d'améliorer la vie des générations futures. La critique du Capital est donc la critique à la fois du patrimoine et du profit à court terme.

Parce que la coordination qui fonde la classe ne se réalise plus sur la production, ce ne sont plus les propriétaires qui organisent la dépendance, mais les pouvoirs établis par le spéculateur. Et bien sûr la classe privilégiée est bien plus celle-ci que celle des investisseurs, qui se sont adaptés.

Le rapport d'oppression a été critiqué par la bourgeoisie. Marx a critiqué le rapport d'exploitation, mais ces rapports ne sont que des formes dérivées du rapport de domination. La fin du capitalisme est aussi la fin du prolétariat et du salariat en général, remplacés par des travailleurs précaires, formés en 15 jours et équipés de smartphone (18). La division sociale des structures se résume aux dominants, qui prétendent faire l'Histoire par son Spectacle, et aux dominés, perpétuellement divisés : les « idiots utiles », les techniciens, les obligés, les esclaves. Le capitalisme a créé une catégorie moyenne de consommateurs que le structuralisme maintient avec parcimonie, dernier avatar du règne de l'économie. Les gestionnaires de ce monde ne travaillent plus pour la richesse, qui leur est largement donnée par leur place. Ils travaillent pour construire la réalité de la population et d'abord lui enlever tout caractère de classe. C'est de la gestion de cette illusion qu'ils tirent leur pouvoir, et ils le savent. De là l'évolution des « informations » des pays démocratiques, qui rejoignent les dictatures dans la division entre des « sachants » et des « communicants ».

L'essentiel des pays du monde, et de l'humanité, ne connaît pas notre démocratie bourgeoise, alors qu'elle connaît bien la société du Spectacle et son développement. Elle pratique cette dictature avec d'autres légitimités que les nôtres, et d'abord la crainte. Le monde est en grande partie unifié par nos ennemis. La possession des moyens de propagande est partout contrôlée par le pouvoir. Que celui-ci s'exerce par les mains de quelques grands chevaliers d'industrie (ou de spéculation devrait-on maintenant dire) ou par de zélés fonctionnaires (la justification des médias « publics » est particulièrement oiseuse), ce sont toujours les paroles de la minorité dirigeante. La mise en scène de temps en temps d'une minorité opprimée participe de ce Spectacle, par sa particularité même. Il y a bien crétinisation du plus grand nombre, et c'est plus récent que l'installation du capitalisme.

La classe dominante se manifeste par son influence sur les changements que le reste de la société subit. Il n'y a pas d'autre raison à l'appétence des puissants pour le contrôle des médias. De même que sa cohésion est superficielle, ses volontés sont bien plus opportunistes que ce qu'imaginent les thèses complotistes qu'elle laisse se développer.

La structuralisme dilue la conscience populaire dans « l'animation » : son opposition apparente, représentée par la lutte des pauvres contre les riches, lui permet de renouveler fréquemment sa visibilité, avec des « procédures inclusives », des « démarches participatives » ou autres bêtises. L'idéologie, par son mensonge permanent sur le monde, limite l'intelligence des élites elles-mêmes, mais encore plus celle de la population. Cependant, celle-ci a pour elle la connaissance des conditions de la pratique, ce qui n'est pas rien et lui donne autorité sur ses dirigeants en révélant leurs incompétences.

Les capitalistes, et après eux les managers, tirent leur légitimité d'une représentation objective, à l'opposé des aristocrates. Cette incarnation, du Capital d'abord, puis d'un intérêt de classe, leur interdit la représentation du genre humain. Le maintien d'une classe de dominants exclut toute autre structure sociale. Son hégémonie nécessite la déconstruction de toute communauté d'existence. C'est la spécialisation du pouvoir qui resurgit, enfin libérée de la nécessité. Ce ne sont pas seulement les capitalistes qui « vendront la corde pour les pendre », mais tous ces gestionnaires spécialisés, comme on le voit par exemple avec les questions écologiques.

De par sa pratique de l'organisation, de par sa cohésion interne, cette catégorie défend des intérêts divergents du reste de la population (19). Ce n'est pas le Capital qui polarise la société, mais c'est cette division de classes qui a utilisé le Capital et maintenant le Spectacle.

La classe dominante, pour moi, c'est depuis un siècle le bureaucrate décrit par Bruno Rizzi. Et, de même que le capitaliste est d'abord un marchand, le bureaucrate est d'abord un gestionnaire. Et qui se coopte. La tendance actuelle, c'est d'aller encore plus loin dans le pouvoir coagulé des cercles existants : il y a une force de cohésion des institutions (publiques comme privées) qui est leur principal effort. Ce « structuralisme », entendu comme action des structures à se maintenir et agrandir leur pouvoir à tout prix, me semble le vrai ressort de la domination, bien plus que sa façade, le capitalisme de l'époque de Marx, réduisant la société à l'économie.

Si le technocrate structuraliste est bien l'enfant du bureaucrate, il se dégage de celui-ci par son activité offensive. Qu'il soit employé du privé ou fonctionnaire, il n'est pas le rouage d'inertie qu'à pu être le bureaucrate sous le règne du capital, il prétend, avec sa technique de démiurge, réaliser le rêve de la science sociale, qu'il méconnaît par ailleurs.

La classe dominante du capitalisme était encore liée au reste de l'humanité : elle partageait le même souci de la production. Depuis la victoire du Spectacle, elle s'est autonomisée et se place directement à l'opposé du peuple. Ainsi, les inégalités ont pu disparaître et prendre des valeurs que seule l'antiquité orientale avait pu connaître.

On voit par exemple dans l'immobilier que les vrais décideurs sont l'État (central et local), les majors du bâtiments, les gestionnaires de parc, les banquiers ... tandis que les propriétaires, peut-être parce qu'ils sont attachés au lieu (et donc en même temps responsables), sont les paravents de cette lutte des classes. Il y a longtemps que les affaires se décident sans apport, mais avec un « adossement », comme on gouverne de plus en plus sans présence, par « la force des choses », de façon liquide. On a parlé de capitalisme liquide, pour désigner cet épisode de réalisation immédiate du Capital. Il s'agit en effet de liquider, c'est à dire de rendre fluide la fixation de règles et d'investissements, au profit d'une dérivation directe de la valeur. C'est ainsi que l'idéal se trouve dans les ponctions immédiates des flux de l'énergie, du travail et de la valeur, y compris celle du Capital.

C'est le besoin d'être dirigé, décrit par La Boétie ou Wilhem Reich, qui fait la force du structuralisme. La classe dominante est l'incarnation de ce besoin : ses techniques et son Spectacle ne font que l'entretenir. L'homme est un être social par obligation. Cette obligation, qui apparaît avec les parents est, dans le même temps, et contrainte et libération. La socialisation correspond donc à une organisation sociale et à son droit de contraindre. L'Histoire est celle de ses modalités.

La classe dominante n'a que des bénéfices névrotiques. Elle utilise les contraintes qu'elle trouve dans l'économie ou l'écologie, convaincue de pouvoir y échapper elle-même. La classe dominante ne domine pas parce qu'elle possède l'argent, le capital ou le pouvoir, même sur sa propre vie, mais parce qu'elle gère l'incroyable soumission volontaire des dominés. Son principal pouvoir est de retirer celui des autres, de le représenter. Elle représente l'obligation sociale comme des contraintes économiques ou écologiques, qui ne signifient que l'esclavage. Son pouvoir est aussi son impuissance. Ce monde est le sien, tel qu'il est. Cette classe entretient naturellement toutes les traditions de soumission, d'isolement et de névrose, puisque c'est de là qu'elle tire son existence. La « Business Administration » des MBA n'est pas autre chose que ce structuralisme, pour lequel le capitalisme aura été une parenthèse. Ce sont les leçons de Machiavel ou de Sun Tsu, antérieures à la domination capitaliste.

La gestion n'est pas le Capital. Elle s'est libérée de la morale bourgeoise. Elle ne cherche pas à investir, à créer et à enrichir un patrimoine. Elle n'est pas attaché à la personne. Elle ne s'incarne pas individuellement. Elle cherche simplement à se maintenir, c'est à dire survivre et s'étendre. Elle organise et se prétend indispensable. Elle prétend ne faire que servir en choisissant les buts qu'elle va réaliser. Un bon exemple de ce structuralisme est fourni par la société Véolia, l'ancienne Générale des Eaux renommée par des publicitaires, qui forme un empire international, alors que les réseaux qu'elle gère ne lui appartiennent pas. (20)

L'idéologie structuraliste

Le structuralisme est connu comme une idéologie de l'indépendance du signifiant. C'est à partir des travaux de linguistique de Ferdinand de Saussure qu'on a parlé de structuralisme. Il s'agit bien d'une idéologie : si le mot n'a de réalité que ce qu'il représente, cette représentation est une abstraction qui a, comme toute idée, une existence. J'applique cette idéologie à une abstraction de la société, l'indépendance de la gestion.

Le structuralisme suppose l'idée d'une relation supérieure entre les éléments. La Structure est cette relation (21). On a vu que l'organisation sociale avait eu pour maître l'accroissement du Capital et maintenant sa propre indépendance. J'utilise la notion de Structure appliquée à une superstructure sociale qui trouve son but en elle-même et qui réagit de façon active au milieu environnant. Le structuralisme serait alors l'idéologie et la force qui assurent le principe et le maintien de cette superstructure, quelque soit la société. Cette extension de la notion de structuralisme ne trahit pas celles de Claude Lévi-Strauss, Roland Barthes, Jacques Lacan, Michel Foucault ou Louis Althusser ; simplement, elle s'étend dans un autre champs que ceux de ces penseurs, celui de la question sociale et politique. Elle a donc la prétention de les regrouper et de les révéler comme acteurs de la domination contemporaine.

Le structuralisme est une idéologie : une prétention systémique à comprendre le monde : la compréhension du monde comme système, système qui justifierait ses organisateurs. C'est ce fantôme de système qui habillera la Structure. Le structuralisme est la reconstitution de l'explication religieuse de l'ordre des choses par le langage. La matière de sa théorie tient dans son adaptation, son idéologie dans la **manière**.

Autant le structuralisme est une rationalisation, autant la Structure est bien un objet qui tend au systématisme, et les dénonciations de discriminations systémiques sont plus fondées que les plaignants successifs ne l'imaginent, lorsqu'ils les rapportent à un essentialisme, raciste, sexiste ou autre. En déportant la séparation sociale sur la particularité, le structuralisme organise le silence sur les outils génériques de cette lutte des classes et ses agents sont les plus sûrs soutiens de la division sociale.

Quand la principale production est devenue celle du marketing, de la publicité, du renseignement, du profilage et de la « communication », on voit que l'activité principale ne consiste plus à produire, mais à vendre ; pas à ce que le peuple travaille, mais à ce qu'il soit conditionné. C'est donc là que le pouvoir prend sa source et non plus dans l'économie.

Il y a une ironie de l'Histoire qui a fait apparaître l'idéologie structuraliste en même temps que son besoin politique, mais de façon paradoxale. Paradoxale parce qu'elle est apparue dans une période de contestation de la Structure, comme une contestation spécialisée et peu dangereuse, portée par des « penseurs avec congés payés » (*Michel Onfray*). Cette contestation limitée, adressée au capitalisme, a permis un renouvellement de l'État en même temps qu'une diversion de la critique. Dans la dilution de cette critique, adressée à chacun et à la civilisation même (« La langue est fasciste » *Roland Barthes*), c'est la communauté qui s'est trouvée dévaluée, permettant un retour du réalisme confondu avec le libéralisme économique.

L'idéologie structuraliste répondait à une période critique de la domination de classe et lui offrait la possibilité de s'en échapper. Le réalisme n'est en effet pas la liaison avec la pratique, mais la soumission à la réalité existante. Le réel est censé ne plus exister que comme discours : la primauté de la perception invalide l'objectivité de la société et de son mouvement. La polarisation sur la forme permettait la dépendance de la majeure partie de la population ; en déplaçant la revendication sur le terrain de l'affect, en déréalisant les questions pratiques, elle permet une fausse contestation inoffensive.

Les sciences humaines ont également été réduites à des injonctions morales. Les structures oscillent, comme Pierre Bourdieu (22) l'a fait remarquer, entre l'arrogance de techniciens qui veulent le bonheur du peuple malgré lui et la démagogie de la publicité de toute subjectivité apparente, qu'il s'agit de devancer. Grâce aux sondages et aux données collectées l'État est à la pointe de la fausse critique. Il y a conjonction d'une lâcheté pratique et d'un discours de toute-puissance, toute-puissance du discours.

Le structuralisme n'apparaît pas comme une doctrine ou une idéologie constituée. Il n'y aurait aucun intérêt pour l'idéologie de la classe dominante à apparaître clairement. Les penseurs officiels qui ont mis à jour son fonctionnement ont pris les poses de contestataires de l'ordre existant, ce qui implique quelques contradictions. Il ne faut pas en attendre un Marx. Ils se sont donc maintenus dans leurs spécialités, l'ethnologie, la linguistique ou la psychiatrie. L'objet idéal qu'est leur « intersectionnalité » n'est pas l'objet d'un culte comme le fut Staline par exemple.

Le structuralisme a une transcription institutionnelle, bien sûr en dénégarion de l'idéologie. La forme d'une organisation a sa dynamique propre, indépendamment de ce qu'elle représente. Sans doute le structuralisme a plus de fond que sa mode ne l'a laissé penser. La critique de l'argent sert maintenant à masquer la domination de structures qui travaillent pour elles-mêmes. Le réceptacle du pouvoir moderne s'est émancipé de ses fondateurs. Le capitalisme n'était pas seulement la bataille

de l'objet contre le sujet, c'est directement, avec les intérêts, les spéculations et les réserves, la bataille de la mort, de l'inerte, contre le vivant. Ainsi le bio-pouvoir, défenseur de « l'industrie de la santé », justifie d'imposer à chacun sa sécurité. Le dépassement du capitalisme n'a pas revalorisé la pudeur ou l'estime de soi ; de même son écologie n'a pas revalorisé la nature, qui reste ouverte au pillage.

Depuis « Lire le Capital » d'Althusser, la manifestation d'une position permet d'essentialiser toute critique, de fixer sa situation. Ainsi, le discours de Marx serait celui d'un allemand du 19^{ème} siècle, voire d'un homme blanc. C'est faire de l'état existant le seul horizon de l'Histoire. Et en effet, le structuralisme politique défend principalement une vision anhistorique d'un monde dirigé par des structures immanentes, qui préexisteraient à leur usage, c'est à dire qui ne peuvent être modifiées. L'homme est totalement soumis à son destin. Il est entièrement déterminé : à lui de trouver son « identité » sur le marché et de s'y défendre. Le sujet et son action historique ont disparu : voilà la revendication de l'idéologie structuraliste. On en revient à la question du donné et de l'acquis.

Dans l'Histoire, il y a bien sûr des invariants, et des schémas semblables, tout comme la liberté ne se conçoit qu'à partir d'une doxa, mais celle-ci est objet du changement (23). Ainsi, il ne peut y avoir d'ontologie des structures en dehors de leur interaction historique. Le structuralisme est simplement une idéologie, celle de la disparition de la société. L'ironie est justement que cette idéologie nie son propre mouvement. Pour elle, le rapport de domination n'est pas dialectique ; c'est un dualisme.

La mode structuraliste a donc été ce moment où la nécessité historique a promue sa théorie, mais elle l'a promue à l'envers, comme une critique du capitalisme, et comme une critique de détail. Il est donc logique que cette école n'ait pas eu d'effet sur son époque, mais une précaire célébrité (24). Il y a pourtant correspondance entre la division de ces spécialités et la parcellisation de la société. L'indépendance de la domination serait celle d'une Structure indépendante de l'Histoire. Si pour l'idéologie structuraliste, la forme du langage se retrouve dans la société (25), pour le pouvoir structuraliste, la forme du Spectacle s'impose dans tous les domaines. Si dans un cas, c'est l'Histoire qui disparaît, dans l'autre c'est le peuple.

De l'état major intellectuel, on est passé aux soldats des médias et du « conseil » : Les commentateurs post-modernes s'activent à déconstruire l'existence du commun. La déconstruction est d'abord celle du lien social : elle prospère sur la confusion. Le subjectivisme a trouvé avec l'apologie du consommateur sa nouvelle forme : le narcissisme. Inutile de dire que la domination de classe s'en est bien trouvée.

La Structure préexiste au capitalisme, mais c'est seulement après celui-ci qu'elle va présenter un fonctionnement autonome. Confrontée aux exigences du Capital, elle va abandonner les organisations purement autoritaires pour se constituer en influences. Ces influences ne forment pas système. La Structure n'a que le visage sans cesse changeant du Spectacle. L'unicité de la Structure n'existe que dans l'idéologie structuraliste (26). Pas plus qu'elle n'est telle ou telle domination particulière, la Structure n'est pas l'État, mais vampirise celui-ci dans son contrôle de la société.

La Structure, que l'on continue imparfaitement d'appeler le Capital, n'a pas pour centre le marché, mais la banque, c'est à dire la **gestion de celui-ci**. La banque peut bien se nommer différemment, par exemple galerie d'art : c'est l'autorité de la valeur. C'est son existence qui est le véritable moteur pour lequel agit le « manager ». Il peut bien ruiner ses actionnaires, ne pas faire de plus-value, baisser son taux de profit, dilapider un patrimoine (27), du moment qu'il justifie la centralité de sa classe, de laquelle il tire une rémunération incomparable, dont l'argent n'est que la partie la plus visible (28). Et sa justification ne réside que dans son existence. Ainsi toute nouvelle possibilité de commercialisation est-elle d'abord un nouveau champs de pouvoir. Dans l'époque où on ne découvre plus d'espace, mais on en crée (*Henri Lefevre*), le structuralisme qui a établi l'arbitraire du signe va préférer celui qui crée l'arbitraire de la valeur à l'entrepreneur qui, lui aussi, n'est plus qu'un instrument.

Le renouvellement permanent des modes de travail est une des pratiques de la Structure, à l'encontre des optimums recherchés par le capitalisme. Ainsi, une organisation, même profitable, sera régulièrement bouleversée pour se réinventer et casser les compétences et savoir-faire qui peuvent se maintenir (29), obstacles au mouvement incessant du Spectacle.

Le capitaliste trouve des financements. Il n'est pas le riche oisif (30) que la démagogie donne en pâture au peuple mais l'entrepreneur qui fait fructifier. L'efficacité du structuraliste est toute dans la spéculation. Le joueur est devenu cynique. S'il protège les religions, c'est parce que sa science est toute idéologique.

Le ressort de la domination ne réside donc pas, comme Marx le croyait, dans la poursuite du profit ou de la richesse, mais dans le maintien et l'extension de l'influence. Il s'agit de la construction, dans toutes les formes, de **distances** (31). C'est la gestion, et plus précisément la **supervision** des activités humaines valorisées qui impose ses lois. Et la vision est son axe privilégié, avec la possibilité d'embrasser une multitude sans traiter l'individualité. C'est parce que l'unité, aussi bien individuelle que celle du genre humain, est trahie dans cette généralisation que le combat principal contre la Structure n'est pas la redistribution, mais la réalisation.

L'aliénation est le péché original de la Structure, et la vérité n'est pas un luxe que la critique de la domination surajoute à son exigence de révolte, mais le cœur de son programme. C'est toute l'actualité d'Orwell.

Cette supervision a utilisé différents outils, et l'histoire en est connue, même si elle est travestie en une geste glorieuse ou militante. Il suffit de mentionner ses derniers avatars, depuis les statistiques jusqu'à l'intelligence artificielle. Le gestionnaire a repris les habits du bureaucrate, maintenant data-analyste. La Structure a pour meilleur outil le Spectacle et son contrôle. C'est dans la distance entre l'apparence et son organisation que se placent les agents du pouvoir, qui ne demandent pas à apparaître, mais dont l'apparence est nécessaire. C'est dans la mystification de l'apparence, dans le Spectacle donc, que les structures dominent.

Les forces en présence comporte certes les acteurs économiques, mais plus encore les manipulateurs d'opinion, dont une partie se mystifie elle-même pour la défense de l'idéologie et de son « indépendance ». C'est maintenant uniquement leur célébrité qui assure leur autorité, et cette technostucture pêche pratiquement par son incompétence technique. Si pour la Chine capitaliste « que le chat soit noir ou gris, l'important c'est qu'il attrape les souris » (*Deng Xiaoping*), pour le structuraliste, l'important, c'est que l'on croit qu'il les attrape et, par exemple qu'on n'en regarde que la couleur.

Le maintien et le renforcement de son existence et de son pouvoir, sous toutes ses formes, c'est l'action de la Structure : l'animation doit être permanente pour que ce moteur du changement en soit le seul. Ses moyens sont tout autant la contrainte, la nécessité économique que la pure propagande. Bien sûr, la Structure obéit à des motifs extérieurs, mais essentiellement le pouvoir d'autres structures : l'action des lobbys doit être coordonnée. Si le Spectacle est le langage adapté à chaque parcellisation, son hétérogénéité doit sans cesse être corrigée.

Autant la nature présente des structures imbriquées, avec chacune son organisation et une correspondance hiérarchisée entre elles, autant les structures spectaculaires sont indépendantes et concurrentes selon leurs forces de conservation et d'accroissement. Cette séparation les rend obèses et obsolescentes par rapport à leur principale justification : l'efficacité.

Socialement, les structures cherchent à éviter tout questionnement sur leur fonctionnement global, sur la globalité de leur fonctionnement. Tout en s'appuyant sur une classe moyenne suffisamment vaste pour être l'objet d'un marché et d'une propagande, elles vont focaliser cette dernière sur tous les accidents, qu'elles vont en même temps célébrer et traiter, par les combinaisons qui font leur force. Alors que la succession de ces accidents serait révélatrice, leur renouvellement mobilise une attention superficielle.

Le structuralisme travaille contre le commun : il force l'opinion publique à ne pas l'être. La conscience de soi, et son sentiment d'unité, nécessaires à la régulation, sont réservés à la classe dominante. Alors que le capitalisme portait encore un optimisme universaliste, le structuralisme est « naturellement » déconstructiviste.

La Structure gère le social comme une extériorité, tout en ne reconnaissant comme extérieur à son organisation que l'entropie ou la hasard, irréductible effet de l'altérité du monde. Utilisant des procédés grossiers pour se maintenir, elle ne propage que le fatalisme, mauvaise excuse des erreurs régulières que lui fait commettre sa méconnaissance de la pratique.

Dans un monde où le regard abusé ne rencontre que de l'humanité perdue, ceux qui se placent en position de gestionnaires ne savent pas ce qu'ils ont à gérer. Le pragmatisme n'est jamais suffisant quand la méconnaissance est nécessaire.

L'Histoire est le résultat de forces, certaines humaines et d'autres objectives. Le Capital a été cette loi des choses qui s'imposait à la volonté humaine. Ce conflit porte maintenant sur le générique lui-même. La liberté n'est pas celle de l'individu, mais celle de la personne, c'est à dire la particularisation du genre et l'universalité de l'individu. Le structuralisme est la trahison de cette unité. C'est cette conjonction que prétend détenir la Structure, en encadrant les actions humaines.

On peut se demander pourquoi les média sont si aveugle à la domination du Capital par la Structure, mais leurs ténors voient dans celle-ci leur indépendance, tandis que leurs propriétaires jouent de son hétérogénéité.

La loi de la Structure n'est donc pas économique, mais politique. Cela ne veut pas dire que le bureaucrate ne cherche pas à s'octroyer, en passant, une fortune personnelle ou que les organisations ne calculeront pas leur accroissement, mais qu'ils ne suivront cette pente que dans la mesure où leurs positions se renouvellent. Là où le capitaliste pouvait perdre son Capital, le structuraliste cherchera à qui imputer cette perte.

La **Technostructure**, c'est la valeur de l'argent, c'est la garantie du spéculateur, c'est la connivence des décideurs, c'est la séparation de la force du travailleur en une énergie désincarnée, c'est l'anticipation d'un futur semblable au passé, c'est le spectaculaire avec ses possibilités modernes et stupéfiantes, la liquidation des anciennes institutions dans une logistique de mouvement permanent. Le technocrate n'est pas le technicien, qu'il méprise ostensiblement et dont il se méfie. Il **gère** et « l'intendance suivra ». Il sait que l'opinion est plus forte que la réalité, que l'autorité dépend de l'idée qu'on s'en fait. (32)

La Technostructure joue avec la technique comme le capitalisme jouait avec l'argent, dans le même survol. Le technocrate n'est pas l'employé de milliardaires retirés, qui peinent à suivre la création des marchés. Les MAAMA (33) par exemple profitent d'une position plutôt que d'une production. Ainsi, le milliardaire peut avoir l'une ou l'autre lubie, qu'il réalisera par l'intermédiaire de sa fondation par exemple, mais il sera surtout attentif à l'importance de sa place dans le champ social, et accessoirement à son évasion fiscale. De son côté, le technocrate a mesuré son pouvoir. Il sait maintenant que le gouvernement résulte de techniques empiriques, dont celles de l'économie mais bien plus celles du Spectacle, dans lequel il n'est jamais trop inventif. Comme son activité génère « naturellement » des catastrophes, il les mets en scène.

Dans une société exclusivement technicienne, le débat politique disparaît au profit de la gestion du nécessaire et de l'éphémère. L'art des gouvernants se résume à conserver les apparences d'une initiative animée par les techniciens. Face à la population, il n'y a pas de question : il y a toujours une solution (34).

La Technostructure, c'est la forme du pouvoir qui n'a plus besoin d'une autre justification que lui-même. Le pouvoir n'est plus celui de la force, ni celui de l'argent, c'est simplement une forme. De même que l'aristocratie s'était débarrassé de la force, la bourgeoisie s'est débarrassé de l'argent pour devenir pure gestionnaire. Le structuralisme domine le travail mais domine aussi le Capital. Il a pour cela développé toute une série d'outils, qui dématérialisent les pratiques humaines, qui les déréalisent. La Structure obéit à des lois, mais qui sont les siennes et non celles du Capital. Il s'agit encore du rendement, mais surtout de la mobilité, de l'acceptation, de la passivation, de la distraction, de l'infantilisation et de la séparation sociale (35). Cette société prétendument sans classe sera garantie par les différentes facettes de l'idéologie structuraliste, qui verra l'humanité comme une simple juxtaposition de communautés, qu'au besoin elle inventera.

La force des choses

Un peu de philosophie

Le structuralisme n'est pas l'organisation « naturelle » des différentes hiérarchie des regroupements humains. Il en est la caricature distante : technique. Sous une apparence de liberté, l'artificialité a trouvé dans le post-modernisme l'expression de son nécessaire nihilisme. Comme le

capitalisme, le structuralisme est un parasite de la vie sociale, parasite qui n'hésitera pas à tuer son hôte. L'activité y est détournée contre son but. Lorsque le capitalisme a épuisé les valeurs jusqu'à les rendre toutes spéculatives, la matière a disparue. Mais elle va se venger ... l'abstraction a ses limites, d'autant plus féroces qu'elles sont niées. L'idéalisme ne peut qu'être malheureux. C'est le non-être du fini qui est l'être de l'absolu (36). C'est dans sa prétention qu'il ne peut que décevoir.

L'humanité n'a pas d'autre objet que s'organiser, et cette organisation ne peut être que le fait de tous ; cette organisation est la seule réalisation kantienne possible (l'homme comme fin et non comme moyen) : au mieux, elle représente une possibilité d'élévation, au pire un égoïsme résolument opposé à sa marche vers l'universel.

Le capitalisme s'est développé avec le rationalisme : il était scientifique. A son époque, la science avait vocation à tout expliquer. La géométrie de Newton était sa bible et le capitaliste se devait d'être un peu ingénieur. Les alertes des savants relativistes restaient inaudibles tant que la technique pouvait les ignorer. Ce n'est plus le cas. Le Structuralisme est contemporain du dépassement de cette science « classique » (37). Ses mathématiques sont essentiellement probabilistes et il les délègue à des consultants extérieurs. Le propagandiste ne reconnaît la vérité scientifique qu'au moment de l'accident, et il s'empresse de la nier. Ainsi, il n'y a pas progrès dans le passage au structuralisme mais régression. Et des forces pré-capitalistes sont tout à fait capable de venir troubler la soumission volontaire des peuples, en général pour une plus grande régression (38).

Quand les penseurs marxistes s'appuyaient sur la dialectique pour promouvoir leur sens de l'Histoire, ils défendaient l'ancienne exigence de justice sociale qui avait porté leur mouvement. Mais cette orientation idéaliste ne pouvait durer. C'est par son succès pratique que la théorie de l'intérêt mise en lumière par Marx a évacué cette eschatologie dès Lénine. Si la réalité reste dialectique, sa gestion refuse la trivialité qui la mettait en balance. Son discours n'accepte plus l'ambiguïté : son artificialité est à ce prix.

Le refus de toute finalité extérieure pose la réalité, la nature, le sauvage, comme un idéal gratuit et vide, y compris la nature humaine. La Structure prétend à la totalité, mais comme idéologie : c'est un tout qui s'échappe sans cesse. Le structuralisme prétend à l'unité, mais cette unité spectaculaire cache, comme Guy Debord l'a montré, une fragmentation à chaque échelle, une décomposition permanente (39). Plus de transcendance de l'humanité ou de l'esprit. Plus d'explication du mal : tout doit être visiblement géré. La Structure court après des principes qu'elle ne peut établir hors d'elle-même. Elle n'a pas de réponse à la présence du hasard.

La Structure est la pure forme d'Aristote qui s'oppose à la matière, du contenant sans contenu. Elle correspond au post-modernisme de l'hypertrophie d'un moi sans contexte, à l'hypersensibilité d'un monde qui n'est plus intelligible et qui ne peut que découvrir sa douleur.

La vérité est ce qui est nécessaire à ce fonctionnement social, mais qui lui est indicible. De là les difficultés de la transmission des messages du pouvoir, toujours suspects. De là l'importance de l'évidence et de sa manipulation. Le structuraliste connaît la vanité de sa posture. Si l'argent n'est qu'une créance sur la société, le Spectacle a favorisé les faux-monnayeurs.

En exposant directement la domination de classe, le structuralisme soumet celle-ci à la critique et laisse rêver à un monde sans domination et c'est en effet à son dépassement qu'il tend, mais un dépassement imaginaire, une suppression. Cette critique sera déviée dans le refus de toute organisation, de toute supériorité individuelle, de toute excellence ou même simplement du bon travail, dans une apologie de la misère spectaculaire. C'est dans cette confusion que l'idéologie structuraliste sera utile.

Idéologie gauchiste du libre arbitre bourgeois, de la fiction de la liberté individuelle et de ses contrats, le structuralisme est obligé de débattre du consentement d'un individu pourtant visiblement sous influence.

Le structuralisme s'accapare l'Histoire tout en la niant. Dans son rejet de toute transcendance, il ne peut donner aucun sens à son action et réhabilite un fatalisme qui paradoxalement valorise les religions. C'est le retour de la vieille séparation des pouvoirs entre le sabre et le goupillon, à ceci près que la religion, devenue sentimentaliste, s'est dissoute dans le Spectacle.

La privauté qui caractérise la classe dominante s'oppose à son argumentation : ainsi l'universalité, la mixité ou l'urbanité sont tout autant proclamées que niées. Le structuralisme parcellise le social en s'en prétendant l'unificateur.

On a pu mesurer l'importance de la notion de taille aussi bien dans la nature que dans les choses humaines. On sait que la matière est organisée, et qu'à chaque échelle, une structure inférieure répond à une structure supérieure, mais c'est une vue de l'esprit de traduire cette hiérarchie en domination. Le structuralisme est ignorance systématique (40), là où l'imbrication hiérarchique est communication.

Le marchand échange ses liens contre l'argent. La spéculation qui naît de ce Capital demande une distance qui sera finalement réalisée par le Spectacle. Le néo-libéralisme est cet accord entre le structuraliste et le capitaliste, pour réinstaller celui-ci, mais en position d'opérateur et non de décideur.

Le structuraliste est l'ennemi du temps qui passe : comme le capitaliste, il le considère déjà supprimé. Son action ne vise qu'à la permanence de son pouvoir. L'avancée des connaissances n'apparaît que comme divertissement : le progrès a suffisamment montré ses limites. Les sciences humaines ne sont que des techniques que l'on ne peut réfuter.

Le structuralisme s'est tellement détaché des contraintes qu'il ne trouve plus qu'en lui-même sa réalité. Autant l'activité ne peut plus trouver son utilité, autant la connaissance tourne au secret initiatique. Une technique neutre et indépendante se réclame de la science en écartant les scientifiques. Le structuralisme est d'abord une construction idéologique qui n'hésite pas à multiplier les difficultés réelles. Le monde post-kantien se sait idiot.

La marchandise

La marchandise n'est pas la chose, elle est la valeur de la chose, le médiateur et le modèle : c'est par exemple la préférence de la Structure pour des contrats ponctuels plutôt que des investissements.

Le **remplacement de l'œuvre**, c'est à dire l'objectivation de la peine et de son succès, **par le produit**, dont toute l'efficacité provient d'une décomposition et recomposition, permet le détachement de l'ouvrier, son repos et sa distraction, mais aussi la disparition de sa réalisation et celle de son temps du travail. Le temps perdu est la marque de la nostalgie de l'existence. Les romantiques le poseront comme une maladie de riche ...

La marchandise est la fixité qui impose un mouvement perpétuel autour d'elle. Elle est la perfection qui ne peut changer, l'exigence ultime de chaque puritain. Dans sa multitude multicolore, elle est la seule réalité de la Structure. Celle-ci, le fameux « système », n'existe que comme fiction du structuralisme, unité sans cesse démentie et affirmée d'une organisation sociale déficiente.

En croisant des « djeuns » avec mon chien : « Eh m'sieu, vot'chien, c'est quoi comme marque ? » ... La vie de la marchandise a pris une toute autre dimension avec l'apparition des machines. L'aliénation est d'abord celle de l'acteur dépossédé, et l'animation du Spectacle y participe. La maîtrise elle-même a changé de sens. La réalité, la société se sont éloignés progressivement dans le monde brillant de la fausse humanité technique (41). La révolte du sujet marque les différents mouvements révolutionnaires, et leur limite structuraliste. L'État moderne et sa prospérité matérielle sont au prix de cette séparation sociale qui ne voit plus les sujets que comme des objets. Fétichisme et gestion sont les deux faces de cette réification.

La Réification

La réification est la victoire des choses sur les hommes. Elle n'est pas devenir des objets comme sujet, elle est méconnaissance des objets, suppression des sujets, glorification du subjectivisme.

C'est le pouvoir donné aux choses, et d'abord celui de transformer tout en chose. Les relations humaines deviennent des choses, des créations indépendantes de leurs auteurs. La représentation acquiert une vie autonome, que l'individu va revendiquer comme une appartenance. L'échange marchand est le fonctionnement moderne de ces choses, qui pourtant lui préexistent et qui le débordent. L'objectivation préexiste au Capitalisme et la classe dominante lui résiste.

La réification s'est étendue par la volonté des marchands, puis pour la facilité des gouvernés. Elle facilite le déplacement de l'intérêt humain vers l'intérêt économique. La société capitaliste a assigné le producteur à sa production et transformé l'attachement de l'artisan à son produit en habit du prolétaire par son entreprise, au prix de la séparation du producteur et de la pratique.

La réification n'est pas la bonne compréhension des choses. Elle n'est pas leur gestion rationnelle. Elle ne considère pas les choses comme des outils, mais comme des projections humaines. Disney fait de l'anthropomorphisme depuis toujours, et l'a fait admettre. La réification est ce mouvement de confusion entre les sujets et les objets, qui pervertit chacun des deux termes. C'est une bêtise, qui intéresse certains. Elle considère les objets comme des sujets, et les rapports entre les sujets comme des rapports entre des objets. Ainsi, le capitalisme impose-t-il l'échange marchand comme seule possibilité de valorisation, en opposition tant avec la vie sociale qu'avec l'Histoire pré-capitaliste. Cette contradiction est « résolue » par le post-modernisme dans le nihilisme de la juxtaposition de particularités, les « identités », renvoyant par une subjectivité exacerbée et intolérante à une non-société. Ainsi, les choses regagnent leur autonomie après avoir désertifié le monde humain.

Le sujet n'est vraiment sujet de l'objet que dans la pratique. Depuis la révolution bourgeoise et le machinisme, l'économie marque l'Histoire de sa puissance et les flux économiques s'imposent comme les principaux agents historiques (*Karl Marx*). Seuls ceux-ci paraissent efficients : l'humain est relégué à un rôle passif, limité à l'appui de l'un ou l'autre des facteurs de ces échanges. L'absence de pratique, le Spectacle (*Guy Debord*) le laisse inerte, chose morte, dans le détachement (*Georg Simmel*). La réification s'oppose à la praxis : la pratique est action sur le réel et évolution de l'acteur par cette action. C'est cette évolution que la réification nie. On voit que l'argent

permet de supprimer les problèmes et non de les résoudre. C'est l'humain qui disparaît dans cette suppression. L'argent valorise l'objet, la fin, non le moyen, la pratique. Le capitalisme a été cette victoire de la téléologie sur les moyens, sur les outils.

Toute instrumentalisation des personnes, même en dehors du cadre économique, suppose une réification, mais la réification n'est pas toujours instrumentalisation. Par exemple, elle peut exister également dans un rapport à soi-même : se saisir comme extérieur est une des étapes de la pensée. C'est en faisant de cet extériorité la seule valeur que le Spectacle détruit la reconnaissance.

La réification est présente dans l'habitus (*Pierre Bourdieu*), mais une personnalité en bonne santé sait en jouer. Prendre l'homme comme objet signe toutes les dominations. La nouveauté marchande est de valoriser celui qui reçoit ce statut. Il ne faut pas confondre l'objectivation, dans un rôle, dans un personnage, avec la réification, le fait de prendre ce personnage pour sa propre réalité.

La différenciation des personnes, la hiérarchie des proches est remplacée par un rapport de similarité et de compétition calqué sur celui des choses entre elles. Un discours sur une égalité spectaculaire accompagne cette régression partagée. Si tous les bourgeois sont semblables, leur différence réside dans leur crédit. On sait que l'acquisition des aptitudes cognitives est liée aux relations de communication interpersonnelles (*Axel Honneth*). Les enfants apprennent à considérer les choses comme des entités propres, indépendantes de leur attitude personnelle : le monde des choses devient le seul véritable, dans lequel l'enfant n'existe que comme indépendant de la réalité. C'est que la différence entre soi et les choses n'est établie que par une éducation pratique, qui fait souvent défaut. L'enfance est le moment de la création de cette empathie, colonisée par le jouet et la distraction. Elle n'apparaît plus qu'au détour d'une reprise de conscience : « ah pardon ... »

C'est parce qu'il n'y a plus de lien entre les sujets que ceux-ci se considèrent comme des objets. C'est la disparition des relations humaines qui favorise les relations des choses. Cette disparition est proposée par le capitalisme comme une libération, libération de l'individu par rapport à ses liens sociaux (42). La réification est une victoire de l'individualisme, une possibilité de rendre le moi hors d'atteinte, dans une fixité indétrônable. C'est donc une méconnaissance de la liberté, qui devient liberté « totale », sans aucun sens, remplacement de la réalisation personnelle par le caprice dont l'acte d'achat est le geste banal. Quand le rapport avec l'autre est considéré comme fixe, quand il n'y a plus reconnaissance de son propre mouvement dans celui de l'autre, la vie s'est éloignée et ne restent que les choses. Dans un monde totalement étranger, l'individu n'a plus de prise.

Quand le but cache les moyens, la pratique a disparue. Le propriétaire était encore l'homme de la responsabilité et du devoir. Comme l'aristocrate, il personnifiait un rôle social et tenait sa place auprès de la patrie, de la famille et de la religion. Il avait un but et une éthique : le patrimoine. Son remplaçant s'est libéré de ces vieilleries pour s'adonner à la poursuite du « développement personnel », condamné à la séduction plus qu'au profit. Mais dans le vide qu'il a ainsi créé, il ne trouve que la fatigue.

Prendre l'humain pour une chose ne lui laisse que le sentiment de son impuissance distante. La Société du Spectacle a banalisé la représentation contre le mouvement du vivant. L'homme réifié est d'autant plus susceptible qu'il est éloigné. Fragile narcissé, il ne supporte plus l'altérité et n'est plus qu'émotion (43).

Le mouvement scientifique de connaissance du monde physique et sa réussite ont permis une idéologie de l'extériorité de la nature comme une chose inerte, que l'homme dominerait totalement. Cette extériorité renvoie l'individu à une singularité absolue. La recherche de buts extérieurs à la société, tout comme l'abondance de biens, place l'attention hors de toute réciprocité, jusqu'à nuire à toute science. Cet abandon de la souveraineté personnelle ne peut que mener à l'aliénation de la personnalité, qui tente de se reconstruire en tant qu'objet.

Si la marchandise possédait déjà les pouvoirs du fétiche, le moteur lui a donné les apparences du vivant, dont il reste à décrire la nouvelle religion. Les automatismes particulièrement sont l'objet de fascination (44). Les utilitaristes placent l'objet en position de juge, et le rationalisme borné qui le sous-tend joue avec des monades fixes. Max Weber montre l'aspect religieux de cette fixation. L'isolement de l'individu est bien représenté par Robinson Crusoe, et on sait que Daniel Dafoe était un puritain convaincu (de la secte des non conformistes).

La Mafia

La forme la plus faible des structures, celle où elles prêtent le flan à la critique, ce dont elles ne peuvent pas se guérir, qui restera leur point faible et leur maladie immanente, c'est le mensonge sur leur caractère générique. S'il y a des structures, des « systèmes » dominants, ce n'est que de façon pratique, sur un espace-temps social donné. Mais cette rigidification de l'organisation sociale ne se justifie que dans l'appel à sa généralité immanente, sang bleu ou mérite, alors que cette fiction est indéfendable.

Chaque structure s'imbrique sans publicité avec les autres par les collusions et rivalités naturellement corruptrices et corrompues des positions et successions. Ces liaisons ne peuvent apparaître que comme des aberrations qui laissent proliférer toutes les suppositions de complots.

Cet « entre soi », que l'on a si bien vu dans les régimes communistes a été si compromis qu'il a réhabilité le capitalisme, redevenu un moment le juge de paix qui impose une extériorité. Les communistes prétendaient à l'humanité, mais leur humanisme ne pouvait que caricaturer la bourgeoisie. On voit la difficulté de l'organisation du genre humain. Il y a un effet de réseau qui enlève toute efficacité à la tautologie du pouvoir.

Le clanisme est à la fois cause et conséquence de la perte de contact avec la réalité (45) : là où le capitaliste est propriétaire, le structuraliste est mythomane. Mais la rhétorique ne remplace pas la dialectique et son action restera brutale. La Structure n'est pas l'administration. La gestion dont les managers se réclament n'est pas l'avancement d'un projet, mais le renouvellement d'un avantage. C'est pourquoi son siège est la banque et non l'ingénierie. Son obsession est la sécurité, non l'efficacité.

« Managers » spécialistes de l'organisation, les structuralistes se voient facilement comme les seuls vrais actifs et revendiquent leur présence comme un combat contre le conservatisme, voire l'oisiveté. Leur technique leur assure une distance qui dénie à l'activité pratique toute existence générique. Ils ont basé leur stratégie depuis 1968 sur l'évitement. Elle a favorisé une pusillanimité de la classe dirigeante, qui s'est mise à croire à la réalité des rapports de consommation. Déjà la révolution française avait enterré la gloire de commander (46) qu'avait entretenue l'aristocratie et que l'on ne trouve plus guère que chez les militaires. Quand le travail est rejeté par l'humanité comme une malédiction, les structuralistes y concentrent toute l'activité, en se l'appropriant comme ils se sont approprié l'État. Mais de même qu'ils n'ont pas le monopole de l'organisation, et même qu'ils sont de piètres organisateurs, le travail n'est que l'activité soumise, et bien moins fructueuse que l'activité libre. Le travail, privé de son résultat humain, n'existe que comme fausse valeur, dans une fixité qui installe la paresse au centre de la société. Le gestionnaire ne veut pas voir qu'il n'est qu'un parasite improductif. S'il demande un salaire extravagant, c'est qu'il sait qu'il ne dépend que de sa place et qu'il doit se dépêcher d'en tirer le maximum d'avantages.

Le propagandiste post-moderne n'envisage l'économie que comme des « aubaines » et il rejoint ici le gangster. Il y a une lutte autour de la liquidité de l'argent, que les États veulent contrôler, mais qui est trop utile aux « opérations ». La décomposition de l'ancienne société et de ses régulations laissent le champ libre à toutes les criminalités d'obscurs « services »,

comme on le voit dans les étranges disparitions des proches du pouvoir quand celui-ci identifie un risque de contradiction.

Les consultants, tel Mac Kinsey et les banquiers, tel Goldman Sachs, règnent sur une armée de contrôleurs de gestion, sondeurs, marketeurs, communicants et autres intermédiaires chargés de mesurer la confiance et, pour ce faire, de désorienter la production (47). Une relève de chargés d'affaires « en attente » ou « en recherche » de poste signifie le seuil d'accession au paradis, gardé par le renouvellement des gadgets de management américains ou chinois. Ces « méthodes » mettent à jour les évidences de la soumission, redécouvertes à coup de Powerpoints.

Max Weber a montré comment la bourgeoisie se renouvelait, comment ses meilleurs agents étaient des parvenus ; le structuraliste, lui, se coopte facilement de façon endogène. Un critère facile pour distinguer les secteurs encore soumis au capitalisme est leur direction par de nouveaux riches, tandis que la Structure se manifeste facilement par une transmission héréditaire, quand ce n'est pas par les hommes de la Sécurité, renouant par là avec les défauts de l'ancienne noblesse (48). Le capitaliste était moral : il avait une mission terrestre. De même, son organisation supposait une certaine démocratie, au moins celle des actionnaires, des notables, et une certaine régulation, celle d'une valeur extérieure. Ce progrès par rapport aux empires basés sur la force ne correspond ni à un plan divin, ni à une pseudo-loi de l'Histoire. La gestion moderne s'en affranchit dès qu'elle peut. Les ennemis historiques du capitalisme reviennent ainsi à une brutalité antérieure. De là la fascination et le voisinage trouble du technocrate avec les différentes formes de criminalités.

Le « socialisme scientifique » de Staline actait déjà cette répartition du pouvoir selon la capacité de nuisance. Il y a une prime aux agressions contre la vie collective.

L'économie ne réclame pas le libéralisme sauvage : les producteurs sont les premiers à demander à être protégés des vendeurs crapuleux et des ententes. Le marché dépend de sa taille : il a besoin d'une réglementation, et un État bien administré est à la fois producteur et échangeur. Mais la bonne administration n'est pas un objectif du structuraliste (49).

Le capitalisme trouvait naturellement son cœur dans les capitales. La centralisation suit la concentration, comme la bureaucratie suit la bourgeoisie. La métropole du structuralisme n'est plus celle du capitalisme. Les villes industrielles sont abandonnées pour les métropoles du réseau. La prédation s'applique à la production, mais surtout à la sociabilité.

Marx a pu montrer comment la réalisation d'une humanité commune était détournée par la propriété capitaliste des moyens de production. C'est l'existence de la communauté qui a été sans cesse l'enjeu du pouvoir. La privatisation est d'abord celle du milieu humain : le commun, les civilisations et les cultures sont liquidées, parce que c'est la ressource ultime, la richesse elle-même de l'humanité. Jean-Pierre Voyer a pu dire que ce qui est beau dans un million de dollars, c'était la publicité d'un million de dollars. La captation de cette cohésion, c'est ce qu'à toujours tenté la classe dominante. C'est aussi ce qui la condamne à la clandestinité. Avec le Spectacle décrit par Guy Debord (50), elle a compris qu'en s'emparant de l'image, elle aurait un levier bien plus puissant que la loi. C'est cette connivence de façade, avec sa fidélisation dans le sang s'il le faut, qui maintient la classe dirigeante et anime ses actions. Et celles-ci se doivent d'afficher symboliquement leur irrationalité, symbole d'un réalisme qui justifie son idéalisation de l'efficacité.

Le droit de propriété n'est pas le critère déterminant de la domination de classe, d'abord parce que son établissement est lui-même objet de pouvoir, ensuite parce que lorsqu'il concerne les choses communes comme une entreprise, il a déjà été domestiqué par le capitalisme, qui l'a distribué en de multiples actionnaires et l'a encadré par l'état. C'est le contrôle de cette propriété qui est débattue entre les investisseurs, la population et le pouvoir, fut-il celui des soi-disant représentants de la population. En fait, ce sont les propriétés dites publiques qui sont le moins partagées.

L'amélioration des techniques de contrôle est au service de la cooptation des dirigeants. La richesse, qui a été une menace pour l'État, n'est plus une force que le pouvoir craint. Le crédit ne s'acquiert plus par un investissement dans la production, mais par un coup de main dans l'apparition spectaculaire. L'unité de ce pouvoir, c'est-à-dire celui de la classe dominante, souffre tout autant que le reste de la population de la captation du générique et de la bataille autour de celui-ci. Les oligarques se partagent les contrôles des différents marchés : des conflits internes portent sur ces contrôles, selon les liens de subordination, les ententes et les trahisons. Une société basée sur l'aliénation ne peut laisser de place pour la publicité des contradictions. Elle suppose une certaine étanchéité de la doctrine du pouvoir, ainsi qu'une capacité pratique à ne pas entendre.

Quand les biens produits par le travail ne sont plus autant demandés, les biens sociaux comme l'amitié, la sécurité ou la santé deviennent les enjeux que l'on peut enlever aux travailleurs et utiliser contre eux. La séparation sociale se perpétue dans des divisions fonctionnelles sans cesse renouvelées.

La violence que le « bloc élitare » manifeste ne constitue pas un dérapage (51) mais au contraire un marqueur identitaire indispensable à sa propre existence, faite d'une arrogance sans fond dans le rapport de force, dans le but de rassurer ses membres et de se perpétuer au pouvoir. C'est sur ce fond que les volontés individuelles de puissance s'affrontent, pour une meilleure place de « capo ».

C'est la critique du rôle central de l'économie qui a permis la centralité de la Structure et la dénégation du sujet. La bêtise est nécessaire à la perpétuation d'une croissance de plus en plus irréaliste. Seule celle des différents stupéfiants semble sans limite. Les liens sociaux sont transformés en autant de dépendances, toujours particulières.

Quand le rapport de force menace, il se libère par des opérations de guerre ou des manipulations du marché. Le marché est la continuation de la guerre par des moyens économiques, là où des forces s'expriment autant directement que par son organisation. Il n'y a pas plus de loi du marché que de loi de la guerre. La « main invisible » ne l'est que pour ceux qui ne veulent pas voir. La loi du plus fort s'exprime par la disponibilité. Seule les forces immédiatement présentes jouent, et jouent de cette présence.

Le « dumping » est cette technique d'assécher les concurrents par des prix qu'ils ne peuvent ou ne veulent tenir. Mais elle suppose que le choix est encore laissé au consommateur, ce que l'on sait maintenant orienter de façon plus efficace. Le contrôle de l'État permet, sous les meilleurs prétextes, de réserver l'accès à telle ou telle entente.

Une bureaucratie déficiente est chargée de multiplier les « dispositifs » de tri des populations pour diviser et éliminer les mouvements de contestation. Un « ruissellement » du réseau est censé assister les plus démunis.

Dès la crise de 1929, il était visible que la répartition par les prix ne fonctionnait pas. Et la régulation autoritaire des régimes communistes ou fascistes n'a pas eu de meilleurs résultats dans l'allocation des ressources. Si le gaspillage n'est pas en soi un critère recherché, il réapparaît un moment ou un autre. Le prix n'est pas le résultat d'une balance entre l'offre et la demande, mais le résultat du rapport de force de la domination d'un marché : la possibilité de vendre. Dans notre XXI^{ème} siècle, nous avons deux exemples criants de cette abstraction : le prix du pétrole et celui de l'immobilier, tous deux fortement régulés par des mécanismes structurels.

La régulation est un concept issu de ce qu'il est convenu d'appeler le « droit mou » (« soft law » : un ensemble de règles non obligatoires et non juridiques) de l'univers managérial, maintenant adoptées même par la gauche étatiste. Il s'agit d'un mode d'intervention consistant à privilégier un traitement « souple » de certains contentieux dans certains secteurs, économiques notamment. La Superstructure crée alors un droit bavard qui s'accommode de théories fluides, en adéquation avec sa mobilité. Les multiples injonctions ne manquent pas d'être contradictoires puisque cela accroît le pouvoir des initiés.

Il y a deux conceptions de la régulation. Le diable est dans les détails. Pour la Structure, si elle n'est pas autoritaire, elle n'est que le résultat automatique du « marché libre ». Pour le plan de Jean Monnet, la régulation résultait de la réunion et de l'écoute de tous les acteurs politiques (y compris les syndicats), et c'était une régulation avec un but exogène : la reconstruction. Il peut y avoir d'autre buts comme l'harmonie par exemple. Mais la domination de la Structure est son propre horizon qu'elle ne peut affirmer que comme une croissance sans objet. Elle est contrainte à mentir sur ses buts, diminuant la confiance et, de fait, son autorité.

La force de la Structure s'exprime particulièrement dans les arbitrages : si les solutions les plus intelligentes ou les plus humaines sont retenues, c'est toujours quand elles ne remettent pas en cause l'existence et la reproduction de la division sociale. Il ne faut pas s'étonner de l'abandon de tant de bonnes idées, comme de la régularité de tant d'erreurs, parce que ces critères sont eux-mêmes secondaires. Et les décisions peuvent simplement ne pas se prendre, montrant le parasitisme de cette organisation.

Enfin, de part leur position, les managers sont prisonniers des intérêts particuliers. Ils ont une obligation : satisfaire leur réseau et sa cohésion.

-x-x-x-x-x-x-x-x-

Préambule de la collection « Critique de la politique » (Payot 1975)

« La critique de l'économie politique n'inclut pas et ne peut inclure la critique de la politique qui faisait partie intégrante et distincte du projet du jeune Marx, dans les grands textes de 1843 et 1844. Visant à récupérer cette dimension perdue ou, à dessein, occultée, la critique de la politique se fonde sur la distinction essentielle de la domination et de l'exploitation. Ensemble de phénomènes différents, concept autre, la domination ne peut ni se réduire à l'exploitation, ni être considérée comme en dérivant, même si d'aucuns concèdent l'autonomie relative du politique.

Outre son objet propre - la structure historique spécifique de la domination-esclavage - la critique de la politique se définit :

- par le refus de la sociologie politique, en tant qu'instance de refoulement des questions critiques énoncées par la philosophie politique : prétendant édifier une science du politique, elle tend à faire de la politique une science ;
- par le choix d'un point de vue : écrire sur le politique du côté des dominés, de ceux d'en bas pour qui l'état d'exception est la règle ;
- par l'interrogation génialement formulée par La Boétie : pourquoi la majorité des dominés ne se révolte-t-elle pas ?

En vue d'opérer une percée nouvelle, cet effort critique entend se déployer dans trois directions principales :

A l'écart du politisme, une critique sociale de la domination qui, dans le sillage de l'École de Francfort, prend pour hypothèse de départ l'existence d'une tendance à la domination totale dans le monde contemporain, sous quelque régime politique que ce soit. Cette critique s'attachera à dévoiler, au delà des justifications idéologiques, les formes nouvelles de domination en relation avec le déplacement du politique et le règne universel de la bureaucratie. L'ambivalence des structures de domination exigera de procéder à une enquête sur la généalogie des formes historiques du politique. Loin de se limiter à la critique pourtant fondamentale de l'état, cette critique sera aussi polymorphe et diverse que la structure complexe de domination qu'elle s'efforcera de mettre au jour. »

Nicolas Sarkozy – Le 3 mai 2019, lors de l'inauguration de la Biennale d'architecture et de paysage d'Île-de-France :

« Sur le financement du Grand Paris, je veux tordre le cou à une idée fausse : ce n'est pas l'argent qui fait le projet. Il n'y a jamais d'argent. Ça, c'est un truc d'inspecteur des finances. C'est le projet qui fait l'argent. »

Tom Wolfe - Le bûcher des vanités, pages 164 et 165

- Le contrôle de la pression ?

- Oui, le contrôle de la *pression*. C'est un investissement de capital. Un très bon investissement. Vous savez à quoi correspond ce capital ? Vous croyez que c'est quelque chose que vous possédez, n'est-ce pas ? Vous pensez qu'il s'agit d'usines, de machines, de buildings, de terre ou de choses que vous pouvez vendre, ou d'actions, d'argent, de banques et de corporations. Vous croyez que c'est quelque chose que vous possédez parce que vous l'avez toujours possédé. Vous possédiez tout ce sol.

Il fit un grand geste du bras pour désigner la baie vitrée derrière lui, la cour obscure et les trois sycomores.

- Vous possédiez toute cette terre, et là-bas aussi, et ici ... et dans le Kansas. ... et dans l'Oklahoma. ... tout le monde se mettait en rang, tout simplement, on disait: à vos

marques, prêt, partez ! et tout un tas de blancs commençaient à courir, et il y avait toute cette étendue de terre, et tout ce qu'ils avaient à faire c'était de s'y installer et d'y rester, et ils en devenaient propriétaires, et leur peau blanche était leur titre de propriété ... vous voyez ... L'homme rouge, il était dans le chemin, et il a été éliminé. L'homme jaune, lui, il pouvait poser des rails à travers et puis après, se faire enfermer dans Chinatown. Et l'homme noir, pendant ce temps-là, de toute façon : il était enchaîné. Donc vous possédiez tout, et vous le possédez encore, et vous pensez que le capital consiste à posséder des choses. Mais vous vous trompez. Le capital consiste à contrôler des choses. Le contrôle, tout est là. Vous voulez des terres dans le Kansas ? Vous voulez exercer votre droit de propriété en tant que blanc ? D'abord vous devez contrôler le Kansas ... Vous voyez ... Contrôler. Je ne pense pas que vous ayez jamais travaillé dans une chaufferie. J'ai travaillé dans une chaufferie. Des gens *possèdent* les chaufferies, mais ça ne leur fait pas le moindre bien, à moins de savoir comment contrôler la *pression*. ... Vous voyez, si vous ne pouvez pas contrôler la *vapeur*. ... alors ... C'est la Vallée de la Poudre pour vous et toute votre équipe. Si vous n'avez jamais vu une chaufferie échapper à tout contrôle ... imaginez tout un tas de gens courant pour sauver leur peau. Et ces gens, ils ne pensent pas à la chaufferie en tant que masse de capitaux, ils ne pensent pas aux revenus de leurs investissements, ils ne pensent pas à des comptes bloqués, des audits et à toute cette prudence ... vous voyez ... Ils disent: « Dieu Tout-Puissant, j'ai perdu le contrôle », et ils cavalent pour sauver leur peau. C'est leur peau ! Vous voyez cette maison ? (il lit un geste vague vers le plafond.) Cette maison a été construite en l'an 1906 par un nommé Stanley Lightfoot Bowman. Lightfoot. Des voiles turcs et des tapisseries de Damas en gros, Stanley Lightfoot Bowman. Il a vendu ses soieries et ses serviettes de table à la tonne. Il a dépensé presque un demi-million de dollars pour cette maison en 1906 ... vous voyez ... les initiales de cet homme, S.L.B., elles sont là, tout le long de l'escalier, en bronze, à la place des mandrins. C'était l'endroit rêvé où habiter en 1906. Ils ont construit toutes ces grosses maisons tout au long du West Side, en commençant à la 72ème Rue, et en montant jusqu'ici ... Ouais, et j'ai acheté cette maison à - à un juif - en 1978 pour 62 000 \$ et le type était content de récupérer au moins ça. Ils se léchait les babines en se disant: « J'ai réussi à trouver un - un crétin capable de me filer 62 000 \$ pour cette maison. » Eh bien, qu'est-il arrivé à tous ces Stanley Lightfoot Bowman ? Ont-ils perdu leur argent ? Non. Ils ont perdu le *contrôle* ... Vous voyez ... ils ont perdu le contrôle au nord de la 96ème Rue, et quand ils ont perdu le contrôle, ils ont perdu le capital. Vous comprenez ? Tout ce capital s'est évaporé de la surface de la terre. La maison était toujours là, mais le capital ... évanoui ! ... Vous voyez ... Donc ce que je vous dis, c'est que vous feriez bien de vous réveiller. Vous pratiquez le capitalisme du futur et vous ne le savez même pas. Vous n'investissez pas dans un dispensaire pour les enfants de Harlem. Vous investissez dans les âmes ... Les âmes ... des gens qui ont été trop longtemps à Harlem pour le regarder comme des enfants, des gens qui ont grandi ici avec une rancœur justifiée au fond de leurs âmes et une *pression* justifiée qui monte dans leurs âmes, prête à exploser. Une *Pression Justifiée* ! Quand vous montez jusqu'ici et que vous parlez « d'entreprises de la minorité », d'« emplois de la minorité » et de centres de soins *pour* les gens de la rue, *aux* gens de la rue et *par* les gens de la rue, vous chantonnez la bonne chanson, mais vous ne voulez pas chanter les bonnes paroles. Vous ne voulez pas y aller directement et dire: « S'il Te plaît, Seigneur, Dieu Tout-Puissant, laisse-les faire ce qu'ils veulent avec l'argent, tant que cela *contrôle la pression* ... Avant qu'il soit trop tard ».

- (1) L'écologie a depuis montré l'importance de ce que l'économie ne compte pas.
- (2) Avec l'apparition de la banque et de la monnaie fiduciaire. La Structure a depuis fusionné les banques et les états dans la suppression des intérêts, rendant abstrait son crédit. L'argent ne manque jamais, sauf dans l'esprit des pauvres.
- (3) Avec la dépendance de la production à la spéculation
- (4) Il y a une actualité de **Saint-Simon** comme précurseur de **Karl Marx**. ("*remplacer le gouvernement des hommes par l'administration des choses.*")
- (5) **Karl Marx** est resté hégélien.
- (6) Ainsi les commerciaux ne doivent plus connaître ce qu'ils vendent, mais la psychologie de ceux qui achètent.
- (7) "*L'être n'est rien d'autre que volonté aveugle, quelque chose de vital et d'opaque qui ne renvoie à rien de visé, à rien de voulu. Son sens réside dans le fait qu'il n'a pas de sens mais que, simplement, il est.*" Lorsqu'il est confondu avec la religion, il marque son conservatisme, comme **Schopenhauer** le montre dans le "Conatus" de **Spinoza** : "*Chez lui aussi le monde avec tout son contenu est donc parfait et tel qu'il doit être : par là l'homme n'a rien de plus à faire que vivre, agir, conserver son être, en cherchant radicalement son propre avantage*" (Ethique, IV p.67) Le structuralisme referme la parenthèse du capitalisme : "*Le Prince doit avoir pour seul but de conserver sa vie et son pouvoir. Tous les moyens auxquels il aura recours seront justifiés.*" (**Machiavel** cité par **Habermas**)
- (8) "*A l'inverse de l'œuvre ancienne dont la valeur dépendait de la singularité, le poncif, dont l'œuvre d'avant-garde est la concrétisation, doit nécessairement s'entasser comme du numéraire ou des titres bancaires.*" (**Jean Clair**)
- (9) "*Une nouvelle distribution de la richesse entraîne une nouvelle distribution du pouvoir.*" (**Antoine Barnave** - Parlement de Grenoble - avant 1789)
- (10) Ce n'est pas la Chine qui est devenue capitaliste, c'est le capitalisme qui a adopté le marxisme. (**Alice Ekman**, Rouge Vif, l'idéal communiste chinois), et aussi "*Le strict contrôle politique des populations propre au communisme s'est avéré particulièrement adapté à un capitalisme sauvage.*" (**Christine Chaumeau**, Interview dans "La décroissance" à propos des peuples du Mékong, février 2023)
- (11) Voir **Karl Popper** et **Cornelius Castoriadis**
- (12) Le structuralisme est parfois rattrapé par son déni de réalité : il existe bien sûr une altérité, comme la chute de l'URSS l'a montré.
- (13) La classe dominante peine à sortir de l'idée économiste et se fait régulièrement mettre en échec par l'écologie, comme à Tchernobyl.
- (14) **Bismarck** a notamment créé une Sécurité sociale bien avant la France, avec prise en compte de la maladie et de la retraite, dans un bon calcul de l'entretien de la force de travail.
- (15) "*Les antagonismes des classes une fois disparus dans le cours du développement, toute la production étant concentrée dans les mains des individus associés, alors le pouvoir public perd son caractère politique. Le pouvoir politique, à proprement parler, est le pouvoir organisé d'une classe pour l'oppression d'une autre. Si le prolétariat, dans sa lutte contre la bourgeoisie, se constitue forcément en classe, s'il s'érige par une révolution en classe dominante et, comme classe dominante, détruit par la violence l'ancien régime de production, il détruit, en même temps que ce régime de production, les conditions de l'antagonisme des classes, il détruit les classes en général et, par là même, sa propre domination comme classe.*" Et la classe disparaît, c'est magique. (Manifeste du Parti Communiste, **Karl Marx** et ass. 1847)
- (16) Le concept de domination est ici toujours entendu comme domination de classe. Son caractère générique lui est consubstantiel. Cette généralité se masque sous les fausses critiques subjectivistes. L'esprit de classe n'empêche pas les trahisures.

(17) *"Mais si la tâche de tous devient l'amélioration de la condition de tous, ou de la condition humaine générale, alors les différences de condition entre les hommes perdent de leur pouvoir organisateur."* (**Pierre Manent** – Les métamorphoses de la cité)

(18) Une autonomie relative, assortie d'une responsabilité de résultat, enjointe à des exécutants ignorant de la finalité de leurs action, est l'apport de **Reinhard Höhn** aux "ressources humaines".

(19) *"Leur domination personnelle ne peut que se constituer en même temps comme domination moyenne. Leur domination personnelle repose sur des conditions d'existence qui sont communes à un grand nombre d'entre eux, dont ils sont eux, les gens au pouvoir, chargés d'assurer la persistance contre d'autres modes de vie et qu'ils doivent affirmer valables pour la généralité."* (**Karl Marx** – L'idéologie Allemande)

(20) Autre exemple : Transdev, "opérateur" de réseaux de transport dont il n'est pas propriétaire. Ce sont les déçus du bolchevisme qui ont les premiers dénoncé l'ère des managers.

(21) La Structure n'est unique et homogène que dans l'idéologie du structuralisme. La Structure n'est pas la domination, qui est son effet.

(22) Dans son opposition au structuralisme de **Claude Levi-Strauss**. **Pierre Bourdieu** a étudié dans "La Noblesse d'État" la reproduction des élites dirigeantes, mais sans préciser leur projet modernisateur, ni leur orientations culturelles, pourtant totalement liés à leur position. Sa démonstration pêche par sa circularité : elle n'admet pas de réfutation et trouve sa preuve en elle-même.

(23) *"Dans une critique du structuralisme, Raoul et Laura Makarius (L'Homme et la Société) notent que la démarche scientifique absolue de Lévi-Strauss se justifie par une équivoque déconcertante : le fait que la vie sociale est déterminée par des facteurs échappant à la conscience des hommes, est confondu avec la notion que ces facteurs sont inconscients et, par conséquent, déterminés à jamais par l'inconscient. Inconscient dont on se demande comment, étant absolument prédéterminé, il peut être un tant soit peu accessible au cerveau électronique d'un Lévi-Strauss. Non seulement celui-ci arrache les superstructures à leur base matérielle, mais dans leur élaboration il réduit à néant l'activité sociale inconsciente elle-même, pour lui substituer un inconscient abstrait qui ne serait même pas conditionné et nourri par la moindre expérience. Après quoi, il n'a plus qu'à postuler trois structures élémentaires : l'exigence de la règle, la notion de réciprocité, le caractère synthétique du don, pour rendre compte mécaniquement de toute société. L'imbrication fantaisiste de ces prétendues lois structurales universelles fournira le modèle, à partir duquel sera décrypté, dans une société déterminée, le sens de l'échange social, comme institution inconsciente et intemporelle ! Qu'il s'agisse d'ailleurs de l'échange cérémoniel des femmes dans la kula trobriandaise, de l'échange de messages dans le langage, ou de l'échange d'objets. Tous ces modes d'échange découlant d'une pulsion à échanger. Pourtant, ce concept de pulsion, pour être des plus immatériels, n'en est pas moins issu du cerveau de Lévi-Straus. Mais la programmation d'un tel cerveau s'effectue, il est vrai, à l'insu de son propriétaire ; celui-ci ayant un intérêt direct à ignorer l'origine et la raison sociale de son fonctionnement."* (**Jean-Louis Moinet** : Genèse et unification du Spectacle). On peut lire également "L'idéologie structuraliste" d'**Henri Lefevre**

(24) La célébrité, toujours fallacieuse, en a connu un rebond aux U.S.A. avec la "French Theory". À partir de l'an 2000, il y a eu opposition entre les théories de suppression du sujet, d'autonomie de la forme et celles des tenants du tragique de l'Histoire (**Debord, Gorz, Castoriadis, Ellul, Illich, Charbonneau, Michéa, Rey ...**) et bien sûr le pouvoir est allé aux structuralistes.

- (25) C'est la thèse fondamentale de **Ferdinand de Saussure** : il n'y a pas de hors-texte. Les structuralistes se sont voulu critiques, mais en attaquant la description pour sa forme, ils ont validé son éloignement dans le Spectacle. C'est pourquoi leurs critiques ont accompagné la déconstruction de la société qui convenait à sa liquidation.
- (26) *"Le propre de l'idéologie est de croire que la structure (avec un petit s) décrivant un sous-ensemble des relations constitue en réalité la Structure (avec un grand S), c'est-à-dire l'ensemble des relations."* (**Henri Laborit** – Dieu ne joue pas aux dés)
- (27) Par patrimoine, j'entends toute possession, y compris naturelle.
- (28) Si les rémunérations des plus riches atteignent des montants inégalés depuis l'antiquité, c'est que la garantie de l'argent s'est effritée devant les spoliations possibles, et non son renforcement comme le pense **Noam Chomsky** quand il fait remarquer le remplacement des ingénieurs par les commerciaux.
- (29) et c'est ce qu'il ne cesse de faire. C'est le travail de la "qualité" de dépersonnaliser les pratiques. La fixité de la richesse est un obstacle au mouvement de domination.
- (30) Si la domination ne se résume pas à la confrontation entre les riches et les pauvres, c'est que la richesse, depuis l'avènement du capitalisme, est un résultat et non une source. Il est facile de remarquer la rotation des riches et la survenue, à leur pinacle, de parvenus par "disruption". La Reine d'Angleterre est l'exception qui justifie sa place par sa personification d'un privilège inoffensif.
- (31) La "distance sociale" peut parfaitement être réalisée dialectiquement par une connivence obligée et vulgaire, dont les célébrités savent jouer pour exclure les spectateurs. Les distances créées le sont d'abord entre chacun et sa propre vie : elles s'opposent aux distances d'une population civilisée. Par la marchandise et sa publicité, par l'animation infantilissante, le pouvoir s'affiche dans une extrême proximité de la population, et refuse à celle-ci toute intimité.
- (32) *"La réalité n'existe pas. Il n'y a que la perception"* (**Arnaud Stephan**, communiquant sur LCI le 23/12/2020) Notons que le dirigeant n'est pas à l'abri d'une rébellion de la réalité, comme **Vladimir Poutine** l'a expérimenté en Ukraine.
- (33) Meta (Facebook), Alphabet (Google), Amazon, Microsoft, Apple
- (34) C'est l'art de généraliser les faux problèmes, de donner des faux objectifs et d'engager de faux débats qui caractérise la scène médiatique (**Jacques Ellul**).
- (35) liste non limitative ... Le structuralisme reprend la doxa de la socialisation de l'enfant. Simplement, elle entretient cette enfance au lieu de s'en émanciper.
- (36) *"Le fini contient l'absolu comme négatif, il contient la soif de publicité, la soif de richesse."* (**Jean-Pierre Voyer**)
- (37) *"La mécanique classique est une théorie objective, c'est-à-dire qu'elle suppose l'existence d'objets. On y décrit l'état d'un système comme s'il existait indépendamment de toute mesure, en se mettant en dehors de ce système. Une mesure de cet état ne le perturbe pas. Une théorie objective est déterministe. La mécanique quantique, elle, est une théorie prévisionnelle. Les objets n'existent qu'en tant que résultat d'interactions et les connaissances qu'on peut en avoir ne s'acquièrent qu'au moyen de mesures. A partir de ces résultats, on calcule des prévisions pour de futures mesures."* (**Gérard Wymann** – Jongler avec les Astres)
- (38) par exemple l'impérialisme russe ou la théocratie islamiste
- (39) *"Partout la spéculation est, pour finir, devenue la part souveraine de toute la propriété. Elle s'autogouverne plus ou moins, selon les prépondérances locales, autour des Bourses, ou des États, ou des Mafias : tous se fédérant dans une sorte de démocratie des élites de la spéculation. Le reste est misère. Partout l'excès du simulacre a explosé comme Tchernobyl, et partout la mort s'est répandue aussi vite et massivement que le désordre. Plus rien ne marche et plus rien n'est cru."* (**Guy Debord**, - Cette mauvaise réputation)
- (40) et d'abord ignorance des limites

- (41) La sociologie a ce défaut originel de considérer la société comme un objet et les situationnistes avaient bien vu son nécessaire conservatisme, malgré les efforts des sociologues gauchistes.
- (42) L'alliance autour de la privatisation de la responsabilité est édifiante : elle va de l'organisation de **Reinhard Höhn** dans l'Allemagne hitlérienne, au "capital humain" de **Staline** en 1945, puis à la théorisation de cette notion par l'économiste **Gary Becker** en 1964 et jusqu'à **Michel Foucault** qui invite à "assumer toutes les conséquences de nos conduites", sans autre protection que nous-mêmes. C'est la figure de l'auto-entrepreneur qui doit s'auto-évaluer et s'adapter, indépendamment des autres, des institutions, de l'esprit du temps et qui doit "construire" son parcours de vie.
- (43) Le structuralisme n'a plus besoin d'une population responsable, aussi ne se prive-t-il pas de toutes mesures d'infantilisation (voir "La fabrique du crétin" de **Jean-Paul Briguelli** et "La fabrique du crétin digital" de **Michel Desmurget**).
- (44) Le fascisme s'est développé sur ce culte de la machine.
- (45) *"Celui qui doit au seul Destin de s'être élevé de son rang de citoyen privé à celui de prince a certes connu peu de difficultés pour y parvenir ; il en connaîtra d'autant plus pour s'y maintenir."* (**Machiavel** cité par **Habermas**) Par delà la parenthèse capitaliste, il y a une continuité entre **César Borgia** et **Vladimir Poutine**.
- (46) **Louis XVI**, dans son testament à son fils : "Si vous avez le malheur d'être roi ..."
- (47) *"Les McKinsey et les Deloitte n'ont aucune expertise dans les domaines qu'ils conseillent"* **Mariana Mazzucato**
- (48) *"Hélas, arriva depuis au pouvoir la progéniture de l'ancienne « nomenklatura » de l'Etat, communément appelée la « Deuxième génération Rouge ». Ces médiocres, se contentant de tirer bénéfice de leur héritage et de leur patronyme, se révélèrent totalement incapables, absolument inaptes à l'exercice du pouvoir. Mais je vous propose de ne pas nous attarder davantage sur ces bons à rien qui, maintes fois, ont prouvé qu'ils excellent bien plus à mettre des bâtons dans les roues de ceux qui veulent faire progresser les choses qu'à les faire progresser eux-mêmes ... La sélection exclusive d'individus aux « gènes Rouges » réduisit toujours plus le vivier de personnes capables : écartant incessamment de nombreux aspirants de bonne volonté, déçus et même désespérés de l'iniquité de ce système de castes, tout cela contribua à amenuiser par la même occasion la loyauté de ces derniers envers le régime."*
- (Alerte virale, p.41 - R&N éditions 2021 **Xu Zhangrun**)
- (49) On peut facilement remarquer que les régimes totalitaires, loin de représenter "la loi et l'ordre", comme ils le prétendent, ont toujours multiplié les passes-droits et les complications fonctionnelles des petits chefs locaux. C'est peut-être la relative abondance industrielle du capitalisme qui permet l'accroissement de la destruction dite "créative".
- (50) "Le Spectacle se présente comme une énorme positivité indiscutable et inaccessible. Il ne dit rien de plus que "ce qui apparaît est bon, ce qui est bon apparaît ". L'attitude qu'il exige par principe est cette acceptation passive qu'il a déjà en fait obtenue par sa manière d'apparaître sans réplique, par son monopole de l'apparence." (La Société du Spectacle – thèse 12 – **Guy Debord**)
- (51) *"J'assume ..."* **Emmanuel Macron** 2022